SOLIDARIDAD OBRERA

PARIS 4 DE AGOSTO DE 1951 — ORGANE DE LA C.N.T. ESPAGNOLE (X REGION) — Hebdomadaire « SOLIDARITE OUVRIERE » — PRECIO 12 frs. — Año VIII. — Núm. 336

Portavoz de la Confederación Nacional del Trabajo de España

LOS ERRORES PUEDEN PAGARSE CAROS

NO TODO SE COMPRA CON DÓLARES ni se conquista con las bayonetas

LA alarma ha sido grande, justificada ciertamente, en todos los medios antifascistas, lo mismo dentro de España que en la emigración. Alarma y repugna la colaboración militar entre los demócratas americanos, sedicentes defensores de la libertad y los hombres de Franco, reconocidos conculcadores de libertades, verdugos del pueblo. Alarma e indigna, como la colaboración militar, la ayuda financiera que se ha iniciado, la entrega de millones de dólares destinados a reforzar al falangismo y prolongar el sufrimiento de los españoles.

Pero no está todo perdido para el pueblo y puede estarlo, sin embargo, para quienes lo traicionan. Un sistema sin base popular, un sistema corrompido y odiado por la inmensa mayoría de los ciudadanos no se sostiene con inyecciones económicas ni con pactos de asistencia militar. Prolongará quizá su existencia algún tiempo, pero caerá irremisiblemente, como han caído tantas otras dictaduras, como cayó en fecha reciente el régimen de Tchang-Kai-Chek, devorador de millones y millones de dólares.

En primer lugar, los créditos americanos, aun cifrándose por centenares de millones, no podrán aliviar en España la miseria reinante, no llegarán a producir el menor efecto en la población, que no verá jamás su color, porque quedarán prendidos en los órganos del Estado, en manos de los estraperlistas del régimen. Y aunque no fuera así, aunque se invirtiese una buena parte en construcciones y mejorara en cierto modo el abastecimiento — que ya es hacer concesiones — el franquismo no conseguirá jamás el respeto y la adhesión del pueblo.

En España se ha combatido en todo tiempo contra la miseria, pero no únicamente contra la miseria. Se ha combatido y se combate contra la miseria y por la libertad y la independencia. Vale decir que por muchos millones que los americanos invirtieran — y no serán tantos — para que el pueblo pudiera al menos disfrutar de pan abundante, no lograrían conducirlo a su capricho. Al contrario, por apoyarse en un traidor, en un asesino de la ralea de Franco, el pueblo de España trataría a los militares americanos como sus enemigos.

Enemigos serán quienes obstaculizan su combate por la libertad, quienes pretenden instalarse en el país como si fuera tierra conquistada. Conviene advertirlo. Que diez bases navales y veinte aeródromos, por protegidos que estén, nada valen contra la voluntad de un pueblo. Se compran terrenos, puertos o fábricas, no se compran, en España, a los hombres, a los hombres que están contra Franco, a los que han luchado y sufrido persecuciones por la causa, a los firmes defensores de la libertad.

Tienen todavía ocasión de reflexionar los dirigentes americanos. Y más vale que se arrepientan a tiempo. En los momentos de las graves decisiones no son los soberbios espadones quienes deben decir la última palabra. Sería un desastre irreparable, sobre todo para Estados Unidos y sus asociados, lanzados como están en una vasta empresa defensiva. Abrirían así el camino a su contrincante, que es mucho más hábil y audaz en la propaganda, que goza incluso de más ventajas, asistiéndole importantes fuerzas en todas partes. En España mismo, donde ni ha contado ni cuenta con efectivos, podrá sumarlos mañana gracias a la política claudicante y vergonzosa respecto al régimen de Franco.

Hemos visto los efectos de la alarma entre nuestros hombres, y podemos decir que no se abandonan, a pesar de todo, a la desesperación ni renuncian a proseguir la batalla contra la dictadura. Muy al contrario : solos, si es necesario, y frente al mundo, combatirán por la libertad, una libertad real, y no ficticia, hipócrita, cual pregonan los nuevos cruzados prestos a confundirse con Franco.

VOCES AMIGAS

Para Europa y para nosotros, *a menudo sin darnos cuenta, vosotros, españoles,* HABEIS SIDO, Y SOIS, MAESTROS DE LIBERTAD

DECLARA EL ESCRITOR FRANCÉS ALBERT CAMUS

Recogemos a continuación el texto íntegro del discurso pronunciado por el escritor francés Albert Camus en el acto conmemorativo del 19 de julio, organizado por la Casa de Cataluña y que se celebró días pasados en los salones de la Liga francesa de la Enseñanza. Nos permitimos insertarlo en su lengua original, respetando el deseo del autor, y contamos que nuestros lectores sabrán excusarnos, siquiera por el interés que la difusión de este trabajo entre los amigos franceses puede significar para la propaganda contra el régimen de Franco y los renegados demócratas que lo sostienen.

LE 19 juillet 1936 a commencé en Espagne la deuxième guerre mondiale. Nous commémorons aujourd'hui cet événement. Cette guerre est terminée partout aujourd'hui sauf précisément en Espagne. Le prétexte pour ne pas la terminer est l'obligation de se préparer à la troisième guerre mondiale. Ceci résume la tragédie de l'Espagne antifasciste qui s'est vu imposer la guerre civile et étrangère par des chefs militaires rebelles et qui se voit aujourd'hui imposer les mêmes chefs au nom de la guerre étrangère. Pendant quinze années, l'une des causes les plus justes qu'on puisse rencontrer dans une vie d'homme, s'est trouvée constamment déformée et, à l'occasion, trahie pour les intérêts plus vastes d'un monde livré aux luttes de la puissance. La cause de la République s'est trouvée et se trouve toujours identifiée à celle de la paix et c'est là sans doute sa justification. Par malheur, le monde n'a pas cessé d'être en guerre depuis le 19 juillet 1936, et la République espagnole, en conséquence, n'a pas cessé d'être trahie ou cyniquement utilisée. C'est pourquoi il est peut-être vain de s'adresser comme nous l'avons fait si souvent à l'esprit de justice et de liberté, à la conscience des gouvernements. Un gouvernement, par définition, n'a pas de conscience. Il a, parfois une politique, et c'est tout. Et peut-être la plus sûre manière de plaider pour la République espagnole n'est-elle plus de dire qu'il est indigne pour une démocratie de tuer une seconde fois ceux qui se sont battus et qui sont morts pour notre liberté à tous. Ce langage est celui de la vérité, il retentit donc dans le désert. La bonne manière sera de dire plutôt que si le maintien de Franco ne se justifie que par la nécessité d'assurer la défense de l'Occident, il n'est justifié par rien. Cette défense de l'Occident, il faut qu'on le sache au contraire, perdra ses justifications et ses combattants les meilleurs si elle autorise le maintien d'un régime d'usurpation et de tyrannie.

Puisque les gouvernements occidentaux ont décidé de ne tenir compte que des réalités, autant leur dire que les convictions de toute une partie de l'Europe font partie aussi de la réalité et qu'il ne sera pas possible de les nier jusqu'au bout. Les gouvernements du XXe siècle ont une tendance regrettable à croire que l'opinion et les consciences peuvent se gouverner comme les forces du monde physique. Et il est vrai que par les techniques de la propagande ou de la terreur, ils sont arrivés à donner aux opinions et aux consciences une consternante élasticité. Il y a cependant une limite à toutes choses et particulièrement à la souplesse de l'opinion. On a pu mystifier la conscience révolutionnaire jusqu'à lui faire exalter les misérables exploits de la tyrannie. L'excès même de cette tyrannie rend cependant cette mystification évidente, et voici qu'au milieu du siècle la conscience révolutionnaire de nouveau se réveille et se retourne vers ses origines. D'un autre côté, on a pu mystifier l'idéal de liberté pour lequel des peuples et des individus ont su se battre alors même que leurs gouvernements capitulaient. On a pu faire patienter ces peuples, leur faire admettre des compromis de plus en plus graves. Mais une limite est désormais atteinte qu'il faut annoncer clairement, et passée laquelle il ne sera plus possible d'utiliser les consciences libres : il faudra au contraire les combattre elles aussi. Cette limite, pour nous autres européens qui avons pris conscience de notre destin et de nos vérités le 19 juillet 1936, c'est l'Espagne et ses libertés.

La pire faute politique que puissent commettre les gouvernements occidentaux serait d'ignorer la réalité de cette limite. J'ai lu dans les très curieux articles que M. Creach, dans un journal qui nous a habitués à plus de neutralité, consacre à ce qu'il appelle le problème espagnol, que les républicains espagnols ne croient plus guère à la république. Si cela était vrai, cela justifierait les pires entreprises contre cette république. Mais M. Creach, parlant de ces républicains, ajoute « ceux du moins qui vivent en Espagne ». Par malheur pour M. Creach, par bonheur pour la liberté de l'Europe, les républicains ne vivent pas en Espagne. Ou, s'ils y vivent, M. Creach ne peut les rencontrer dans les ministères et les salons qu'il fréquente. Ceux qu'il connaît et qu'il dit être républicains, ont cessé de croire à la république, en effet. Mais ils ont cessé d'y croire à partir du moment où ils ont accepté de la soumettre une deuxième fois à ses meurtriers. Les vrais, les seuls républicains qui vivent en Espagne ont une opinion si catégorique que je crains qu'elle ne puisse plaire à M. Creach ou à ceux qui, pour servir Franco, ne cessent de se réclamer du danger de guerre et des nécessités de la défense occidentale. C'est l'opinion de ces combattants clandestins qu'il faut faire connaître parce que, seule,

(Pasa a la segunda pàgina).

ESPECULACIONES MOSCOVITAS

Combaten las negociaciones FRANCO - SHERMAN y en el fondo celebran la plataforma propagandística que les facilita

RADIO MOSCU ha dedicado la mayor parte de sus programas para España a comentar las negociaciones Sherman-Franco. Es natural. Tienen ahí un excelente medio de propaganda. Y no lo explotan mal. Puede decirse incluso que lo hacen con cierta inteligencia : con más inteligencia que decencia. La decencia no cuenta en absoluto para ellos. No la necesitan ; les estorba. Por eso la combaten en los otros, la denigran, la pisotean.

Estos días, decimos, los funcionarios del Kremlin han echado las campanas al vuelo, llamando al pueblo para luchar contra los americanos y en favor del moscutismo. El razonamiento empleado es bien sencillo : *los americanos apoyan a Franco ; nosotros, vanguardia de los pueblos progresivos lo combatimos. Los americanos se establecen en España para atacar a la Unión Soviética ; nosotros, adelantados de la paz y del socialismo denunciamos la agresión imperialista y defendemos la independencia de los pueblos. Los americanos han impuesto un gobierno falangista de guerra con el criminal Muñoz Grandes al frente del Ejército ; vosotros, españoles, debéis luchar al lado de la URSS contra el franquismo y el capitalismo colonialista. Los pueblos de la Unión Soviética y de las democracias populares son vuestros amigos, vuestros aliados, vuestros defensores.*

Si el radioescucha no está un tanto advertido de la conducta de los bolcheviques, si desconoce sus martingalas dialécticas e ignora su comportamiento en la guerra de España, en la mundial y en este último período de paz armada, fácilmente pueden catequizarlo. Porque hay un poco de verdad en la propaganda : los americanos, en efecto, están apoyando a Franco y los rusos, naturalmente, lo combaten, aunque sólo sea por medio de las ondas. Tienen la gran ventaja de encontrarse sin competidores. Hasta en eso los dirigentes de los países democráticos han sido miopes, insuperablemente torpes, que no han permitido el funcionamiento de emisoras antifascistas destinadas exclusivamente a alentar la lucha contra el régimen de Franco.

Se les podían haber dicho entonces a los funcionarios del Kremlin las verdades del barquero, para que, al instante, las comprendieran todos los oyentes. Pero se nos ha prohibido hacerlo desde el extranjero y las organizaciones de la Resistencia, las que agrupan a los verdaderos antifascistas españoles, tienen que acometer ese trabajo de clarificación lentamente, sorteando mil peligros y perdiendo muchas veces la oportunidad de la réplica. Siendo, sin embargo, tan fácil desenmascarar a esos falsos combatientes de Moscú, esos farsantes que tanto vocean y jamás han dado un paso efectivo contra el régimen de Franco.

Nadie está hoy en el mundo más interesado que el Kremlin en que se mantenga la dictadura española. Ni siquiera los americanos, y ya estamos viendo lo que hacen. Le interesa, como decimos, principalmente a los comunistas porque representa para ellos el mejor elemento propagandístico contra su adversario capital : el capitalismo yanqui ; le interesa porque en caso de guerra supondría un medio de penetración en España, mientras que derrumbándose inmediatamente el edificio franquista contarían tan sólo con un partido escuálido, como antes del 36, incapaz de ganar por sí mismo un acta de diputado.

Y una de las pruebas de su desinterés en el combate efectivo contra la dictadura está en la conducta de la mastodóntica Federación Sindical Mundial, obediente, antes y después de la escisión, a las consignas kremlinistas. ¿ Se les ocurrió acaso emplear esas fuerzas en un boicot organizado ? Ni se intentó siquiera.

Citaríamos — y lo citaremos en el momento oportuno — muchos casos parecidos, demostrativos — como la misma política del gobierno ruso, ladrón del oro de España y culpable de nuestra derrota en la guerra —, de la hipocresía radiofónica soviética.

Baste decir, por ahora, que si los americanos nos traicionan no menos nos han traicionado los rusos.

CRONICA OBRERA DE LOS EE.UU.

EXODO INDUSTRIAL

por DANDO DANDI

LA propaganda, en estos tiempos de progresivo e iluminado capitalismo, es una de las armas principales para atraerse a la opinión pública. Así, los potentados emplean todos los medios a su disposición para convencer a las gentes de que los patronos administran sus negocios con el objeto, primeramente, de beneficiar a las clases más pobres, y, después, a toda la sociedad. De igual modo, se pretende que los millonarios y las distintas sociedades anónimas son necesarios para **procurar trabajo a las multitudes desheredadas.** Como también se dice que, dada la naturaleza creadora del capitalismo, el acumulamiento de la riqueza debe traducirse por la concentración de grandes fábricas, cuya producción masiva hace posible la producción y distribución de artículos para beneficio de toda la humanidad.

Falaz razonamiento, característico de la sociedad burguesa, que se basa en esa inhumana filosofía tendente a remachar las cadenas de los esclavos : ¿ **Cómo podría vivirse sin patronos ? A lo que se añade ahora : Los patronos son buenos sujetos y no cabe discutírseles sus ganancias... ¡ porque son patronos !**

Estas reflexiones se agitan en la mente al querer analizar un fenómeno particularmente brutal de la avaricia capitalista. Y nos referimos al desplazamiento completo de la industria de una localidad para reconstruirla y desarrollar su productividad en otra región alejada varios cientos de kilómetros de la primiitva instalación, solamente porque en aquellos lugares es más fácil la explotación ya que hasta ahora no se ha conocido, en gran escala, la lucha industrial de los trabajadores. De este modo, docenas de fábricas han sido últimamente desmontadas y trasladadas sus maquinarias, sin otro propósito que el de escamotear a los obreros los derechos que justificadamente reclamaban. Por ello, en EE. UU. aparecen hoy abandonadas y desoladas unas regiones donde no hace mucho florecía la industria, el comercio, la vida.

Nueva Inglaterra, y especialmente el Estado de Massachuselts, ofrecen un ejemplo típico de esta manifestación de la perversidad patronal. Allí, desde los albores del capitalismo yanqui se había concentrado, sobre todo, la industria textil. Y, como era de prever, los obreros de la región aprendieron a defenderse, iniciando ya a primeros de siglo una serie de movimientos que aun se recuerdan hoy entre las luchas más decididas y generosas en el campo del trabajo y de las reivindicaciones humanas.

Los patronos, al encontrarse frente a una multitud de productores que defendían dignamente sus intereses, comenzaron el traslado de los telares a los departamenots rurales del Sur, donde se desconocía completamente el trágico desarrollo de la industria moderna. No tenemos a la vista ninguna estadística, más, sin necesidad de ellas, puede decirse que, durante los años posteriores a la primera mundial, el truts de la industria textil invirtió sumas cuantiosísimas en la construcción de nuevas fábricas en Carolina y otros departamentos atrasados del Sur, cuyos habitantes se encontraban a merced de los latifundistas y pequeños comerciantes locales, acostumbrados a un régimen de vida muy inferior al que conoce la población septentrional.

En algunos años, la mansedumbre de los trabaajdores, mal retribuídos, permitió a los explotadores textiles inmensos beneficios. Pero, inopinadamente, los tejedores del mediodía se despertaron y promovieron agitaciones y paros diversos frente a la brutalidad sanguinaria de las autorida-

(Pasa a la segunda página.)

ESPALDAS MOJADAS

por ANGEL SAMBLANCAT

YA sabéis que, entre los bien cebados tipos de la charanga periódica, se conoce con ese remoquete a los braceros de este México chulo, que cruzan el Bravo, luchando a brazo con sus linfas, para ir a trabajar a las granjas de Texas y los Estados del Sur de la Unión estrellera y barrada. El hambre no tiene patria, hermanos.

En la travesía azarosa, son muchos los capucetistas que dejan la piel, tragándoselos las aguas del río o cazados como conejos por los controles de un lado y otro de la frontera.

La contratación de jornaleros para las plantaciones de Colorado, Arizona y el Valle Imperial, tenía lugar antes libremente entre amos y esclavos, si a estos últimos les es dable sacudirse la cadena.

Los enganchadores hacían su agosto, llevando camionadas de morenos a levantar las cosechas de algodón, de caña, de tomate, de toda clase de frutos y frutas, a California y al Misisipi.

Los tratantes de ganado tan mísero emborrachaban clientela, para hacerla aceptar condiciones de explotación ominosas, que luego ni siquiera en un tercio se hacían efectivas.

Al obrero, en muchos ranchos, se le pagaba en alcohol, en nicotina, en mariguana, en eczemas y moretones de la piel. Y cuando se quejaba o protestaba, añadíase de propina a la burla una panadera de Dios Padre.

Al que percibía un puñadito de centavos, se los quitaban por el camino, al regresar a casa, como no se hubiera precautoriamente provisto a tiempo de un buen par de pistolas mexicanas de combate. No había antaño Sierramorena como los pasos fronterizos de nuestra guardarraya Norte.

Tuvo que intervenir el Estado policía. El pretexto fué la discriminación. A los prietos mexicanos se les abonaba, por turbinar noche y día, salarios muy inferiores a los que en ocho horas devengaba en la Unión el huero nativo.

Se les cobraba de los víveres doble de lo que valían. Se les daba para dormir un puñado de paja. Y era lástima que no se los pudiese mantener también con ese pienso. Ni a un gusano se le trata con desprecio mayor.

Con tinglado tan abusivo prometió que acabaría el control migratorio. No ha sido así. La falta de garantías y el colmo de la poca vergüenza, subsisten. No se tiene ningún respeto actualmente al que apenca. La tribu de los mordelones rabiosos ha sucedido al cuervo carroñero, que era el enganchador, que le cae encima a la desgracia, como un pato a una oruga de verano.

Se facalatan hoy papeles de " golondrino " al que los compra. Pasa, en la selección, delante de todos el que da más dinero al que examina al inmigrante temporero los dientes, como si fuera un muló. El que no tiene padrinos no se bautiza. Por las esquinas cantaban anoche el romance los ciegos.

En Sonora, en Chihuahua, en Ciudad Juarez, en Nuevo Laredo, los que están en expectación de que les estruja el músculo, forman legión. Sólo en Hermosillo, había estos días, sin tener que comer, medio desnudos, durmiendo al raso y acampando en los Parques públicos, más de diez mil peones. El ayuno y las enfermedades los han diezmado condenadamente. No pocos han tenido que tornar a sus lugares de origen, fracasados, en tremenda derrota. Habría que tener la columna vertebral dura como un riel, para que el desmayo no se la fundiese a uno, en un trance así. En campo de las ideas se le enyerma, viendo eso, al más pintado.

Hé ahí el relajo impudente, el gran desvergonzamiento, la ciénaga de culebras, a que se llama civilización, democracia, cristianismo. Nos explicamos que haya quien se juegue la vida cruzando a nado el Mar Rojo y pasando las cataractas del Niágara sobre una hebra de seda. Infinidad de sinventuras con el cielo por único techo sobre nuestras cabezas, no los imitamos por los reumatismos que nos regalan las humedades y por la propensa a resfríos que es nuetra invalidez. Y sépase todo : también por la consideración, a que nos fuerzan los fusiles de cañón rayado de los aduaneros.

Las bases que piden los EE.UU.

EL « Diario de Neuva York » publica un despacho del corresponsal de la Agencia I.N.S. en Madrid, en el que refiriéndose a las conversaciones Sherman-Franco, y concretamente a las bases españolas objeto de dichas negociaciones dice lo siguiente :

« Se ha sabido que la cuestión de bases aéreas y navales en las islas Canarias y ls islas Baleares fué uno de los primeros asuntos resueltos.

Se dice que las conversaciones trataron sobre la disponibilidad de una base excelentemente situada en el territorio español del noroeste de Africa, en Villa Cisneros, que requeriría considerable gasto para adaptarla al uso de embarcaciones de gran calado.

Ceuta, que domina el Estrecho de Gibraltar, y Algeciras, donde un gran puerto protegido ofrece espléndido refugio, se supone que figuraron inmediatamente después en la discusión.

Las grandes bases navales españolas de Cartagena y El Ferrol recibieron atención, principalmente respecto a las instalaciones de astilleros en cada una de ellas que ofrecen facilidades para reparaciones.

Además de los ocho lugares estratégicos que rodean a España (islas Canarias, islas Baleares, Cisneros, Ceuta, Algeciras, Cádiz, El Ferrol y Cartagena) se hizo mención de la posibilidad de convertir a Santander en una base en el Golfo de Vizcaya, pero sería necesario una enorme cantidad de dragado para que se pudiera utilizar por buques de gran calado. »

Cinismo falangista

UN despacho de la Agencia Reuter comunica que Franco ha hecho llegar a los gobiernos de Inglaterra y Francia una nota de protesta por la actitud inamistosa observada por estos países con relación a las negociaciones hispano-americanas sobre la defensa ocidental. El ministerio franquista de Negocios Extranjeros declara rechazar enérgicamente esas nuevas tentativas francesas y británicas de intervención en los asuntos que solamente conciernen a España.

Ahí tenemos, pues, a los mendigos envalentonados, dictando normas de conducta y amenazando con descaro. La culpa de estas exhibiciones no recae exclusivamente sobre ellos, sino que en buen grado corresponde también a quienes les han dado alas, admitiendo sus desplantes y accediendo a sus demandas.

La oposición de los sindicatos británicos ante las negociaciones de Madrid

Sir Vincent Tewson, Secretario General del « Trade-Unions Congress » (Congreso de los Sindicatos británicos) ha declarado hoy en una reunión de dirigentes sindicales que había dirigido una carta al Secretario del Foreign Office M. Morrison reafirmando la posición de ocho millones de afiliados, de oposición al régimen franquista.

Pero no hay que limitarse ya a enviar cartas ; importa que los sindicatos ingleses pasen de una vez a los actos.

Un nuevo préstamo del Import-Export Bank

WASHINGTON (OPE). — El Export-Import Bank anunció días pasados que había concedido un nuevo crédito al Gobierno franquista, por valor de 7 millones y medio de dólares, destinados a mejorar el sistema ferroviario de la RENFE. Dicho credito corresponde al préstamo de 62 millones y medio de dólares, de los que hasta ahora se han concedido a Madrid — incluyendo este último — 30 millones y medio. Los siete millones y medio, 1.300.000 dólares se destinan a la adquisición de railes y material accessorio ; 1.200.000 dólares para material de señales y los restantes cinco millones para locomotoras éléctricas y material también eléctrico.

El Banco señala en su declaración anunciando la concesión del crédito que « parte del material será utilizado para llevar a cabo la electrificación de dos importantes trozos en la línea que se extiende desde la frontera francesa al estrecho de Gibraltar ».

Las operaciones comerciales entre Rusia y España

EL « New York Times » ha publicado un despacho de su principal corresponsal en Europa, C.L. Sulzberger, en el que afirma que varias empresas españolas han vendido durante estas semanas a Rusia, con conocimiento y aprobación del Gobierno franquista, más de 25.000 toneladas de cobre refinado, del que una parte importante procedía de las minas españolas.

Se considera como seguro — añade — que el Gobierno de Madrid estaba perfectamente enterado de las negociaciones, — que fueron llevadas a cabo en un principio por intermedio de un hombre de negocios egipcio — y asimismo de las transacciones finales.

Señala finalmente que « se afirma, aunque es imposible obtener confirmación, que el Gobierno franqusita pidió como requisito para conceder la autorización de estos envíos de cobre, la promesa de que la Unión Soviética pondrá en libertad a 1.000 prisioneros espagnoles que pertenecieron a la División Azul, que luchó con los alemanes en el frente del Este y que aún continúan en Rusia. »

Sobre las negociaciones de Madrid

EN el debate sobre política exterior de la Cámara de los Comunes, el Secretari) del Foreign Office, M. Herbert Morrison pronunció un discurso en el que, referiéndose a la España franquista, se expresó en estos términos :

« El Gobierno británico continúa oponiéndose a toda asociación de España con el sistema de la defensa occidental. Estima el Gobierno que la inclusión de España no reforzaría la posición de la comunidad occidental.

Las recientes negociaciones entre los Estados Unidos y España sobre la cesión de bases navales y aéreas españoles no implican en modo alguno la inclusión de aquel país en el Pacto Atlántico.

El Gobierno británico ha mantenido un intercambio de puntos de vista, franco y amistoso con el Gobierno americano sobre esta cuestión. Le hemos expuesto claramente nuestra posición. Seguimos estimando que cualquier ventaja estratégica para Occidente que pudiera derivarse de la inclusión de España en la defensa occidental sería anulada por los inconvenientes políticos que semejante asociación suscitaría en los países que integran la comunidad libre de Occidente. »

En el curso del debate, diversos oradores aludieron al mismo tema. El diputado conservador M. Butler dijo que estimaba absurda la posición del Gobierno de oponerse a la eventualidad de que Estados Unidos pudiera obtener la utilización de bases españolas.

CARNET INTERNACIONAL

EL RACISMO EN BOGA

EL negro Edward Honeycutt, de Opelusas (Luisiana), de 24 años de edad, que fué condenado a muerte el año 48, acusado de violencias carnales hacia una mujer blanca — todos los contactos entre negros y blancas suelen ser calificados de « violos » — ha sido electrocutado el mes pasado, en una silla eléctrica portátil del Estado de Luisiana y sometiéndolo a dos descargas de tres minutos. La dama **violada, Mrs.** George Byrd, que asistió al espectáculo acompañada de su marido, declaróque la ejecución del negro **no le había impresionado desfavorablemente...**

⁂

WOLFGAND HEDLER, diputado alemán de extrema derecha ha sido detenido a la salida del bar del parlamento federal de Bon, lugar en que se había refugiado porque, según parece, es inviolable para la policía. Se acusa al mencionado Hodler de haber propagado el odio racial en un discurso reciente que justificaba la exterminación de los judíos en los campos de concentración. Es dudoso que la cárcel le haga cambiar de idea cuando ni siquiera ha podido lograrlo la guerra mundial.

⁂

LA restitución a los judíos de los bienes de que fueron desposeídos en Alemania desde el año 1933 — cuya indemnización se exige en las condiciones del armisticio — y que no deja de producir roces con el resto de los siniestrados de guerra, es uno de los motivos que tratan de aprovechar los neonazis alemanes para su propaganda. Solamente en la zona americana se depositaron, entre noviembre de 1947 y últimos de 1948, 117.346 solicitudes, de las cuales 58.252 han sido reconocidas, aproximadamente 20.000 retiradas y unas 32.000 en tramitación amistosa. Varias organizaciones se han pronunciado contra la « ley de restitución », cuya aplicación es requerida por el comisario americano John Mac Cloy...

⁂

EN Norfolk (Virginia) el pastor protestante negro José Manu ha sido quemado vivo por predicar contra el racismo y la discriminación de los negros. Antes de morir, el infortunado pastor declaró a la policía que dos blancos lo habían conducido a la casa de otro negro, en donde provocaron un incendio y los dejaron encerrados. Algunos habitantes se esforzaron vanamente por socorrerlos. Se ha abierto una información sobre el particular.

Después de tres días de sufrimiento, José Manu ha fallecido en un hospital especial « para negros ».

A. P.

(c) Ministerio de Cultura 2005

MIS AMIGOS LOS NEGROS

por MARIANO VIÑUALES

LOLEN

(CONTINUACION)

Y no tardó mucho en llegar la ocasión. A los dos o tres días, topé con ella, camino del río. Iba montada en un burro sobre las árganas atestadas de ropa. Lolén iba a lavar y a bañarse.

— Lolén — le dije — la otra noche te ví bañándote en el canal. Yo estaba detrás de los hobos.

Lolén se asombró un tanto. Después me regaló con una sonrisa blanca y me preguntó :

— Señore. ¿ Y usté taba allí ?

— Sí, Lolén.

— Ah no, usté e bien grosero, don Miñuales.

— No Lolén. También te miraba la Luna y no pecaba de grosera. Yo te miraba como te miraban los luceros. En mis ojos no había gozo de pecado ; había sólo gozo de admiración. Eres tan bella y había en tí aquella noche una plenitud de gracia tan pura, tan virginal, que para mí no eras una mujer ; eras sólo un prodigio de gozos, de luz, de risas, de algo inefable...

Lolén me sonreía y me miraba ladeando la cabeza para verme por debajo del ancho sombrero de palma y entornando los ojos, aquellos sus ojos dulces y, de tan dulces, a las veces tristes. Tal vez no comprendía mi lenguaje. No me importaba ; yo seguía hablándole. Había en mis palabras algo — eso que toda mujer, aun la más ingenua, percibe siempre — que Lolén captaba perfectamente. Su instinto de mujer lo intuía. Por eso, sin privarme del gracioso regalo de su sonrisa blanca, Lolén me dijo :

— Ah no, ustede los blanco son fino sin comparasión. Señore y ¡ que buena chanza la de su señora, don Miñuales !

Y, al decirme esto, no sé por qué advertí que en los ojos de Lolén había una mayor dulzura. Y, también, una mayor tristeza.

⁂

Con la entrada de Baldomero al bohío entróse por la puerta el gozo de los arrozales y el frescor del agua madrugadora. Toda la vivienda inundóse de júbilos y de retozos íntimos de nidales calientes en aquella hora matinal. En las frondas había un temblor gozoso, cencido en su despertar de alas y de gorgeos ; en los « catres » del « aposento » los muchachos desperezábanse, unos jubilosos y adormilados otros. El despertar del bohío y el del conuco fronterо de cercas calmadas y rumorosas de verdor se parecían en alborozos.

En el bohío del negro Baldomero no dormían todos. Monsito y Lolén ya estaban levantados. Y fué Monsito quien salió al encuentro del viejo para darle los buenos días :

— ¿ Como ha amanesío, mi pay ?

El viejo contestó, desarrugando el ceño, y le mandó paternal :

— Juya, mi jijo : dígale a Lolén que me traiga un cafecito...

Tremolaban como penachos, las cabezas del maizal, asperjado de rocío, gozoso a la caricia del primer sol y ya Baldomero llevaba sus cuatro horitas « mojando los arrocitos ». Era un viejo duro el negro Baldomero. Madrugador como pocos y como pocos celoso de su hacienda. Con las estrellas se acostaba y con las estrellas dejaba la hamaca que, colgada delante de la puerta del « aposento » en donde se recoge la doña con la pollada, acogía todas las noches sus cansancios de diez o doce horas de labor diurna, cotidiana. A las del alba, cuando camino de las Carreras pasaba yo montado en mi Corinto, veía ya al viejo Baldomero, con los pantalones arrezagados hasta la rodilla, su sombrerazo ancho de palma, en mangas de camisa, arremangados los brazos hasta el codo, manejando la azada pulida por el uso, arrancando una yerba mala aquí, conteniendo el agua que se desmanda allá, para administrar el riego en todo el arrozal con la justeza, la sabia maestría que en estos menesteres sólo el negro Baldomero poseía. Yo le saludaba con un grito y Baldomero enderezando lo cenceño y enteco y desgarbado de su persona me contestaba : « Saludos, don Miñuales »...

Cuando Lolén se presentó con el café oloroso, Baldomero descabezaba ya un sueño. Despertóse con la llegada de la hija que lo saludó :

— ¿ Como ha amanesío, mi pay ?

— Aliviaíto, mi jija.

Saboreó el café, picó después un trozo de andullo con lo que ataquiñó el cachimbo y como viese que Lolén se volvía a la cocina, la detuvo :

— Lolén, venga acá, que quiero tenel un conversao con usté.

Obedeció la muchacha. El padre la miró como recreándose en la hermosura, fresca y luminosa como un amanecer, de Lolén. En todo el Distrito del Sur no había una pollona tan linda como la suya. El diache de Javí bien podía « complacerle » : su Lolén valía una loma de cuartos.

Hubo Lolén de sacarle del arrobo en que parecía sumido contemplando a la hija, preguntándole :

— ¿ Qué fué, mi pay ?

— Quería sabel, mi jija, pol que Armeilio, el arcade, viene tanto a mi casa. ¿ Ese jaragán anda namorándola ?

Lolén, con un gesto de cansancio que delataba la frecuencia de estos interrogatorios del padre, negó como tantas veces :

— Oh, oh, mi pay ; Armeilio no me namora... Vendrá por un interés de amistá.

— Mire Lolén, no me jaga de sonso. Yo sé que el arcarde viene por un interés de pasión. Usté sabe que Armeilio e un hombe de sábana al hombro. ¡ Un jaragán, señore ! Y como é que un vagabundón vaya a namorá a mi Lolén... Oh, oh, mire que jeso me da mucha provocasión : Armeilio no tié nada de que lujear. Ta pasando el Niágara en palo de fósforo. Y usté sabe, mi jija, que un hombre trabajadol pue tenel aspirasiones polque la sentará a usté como a una reina. Pero Armeilio, no, carajo, polque un jaragan no jalla la vida en parte.

Lolén volvió a sus negativas :

— Pero crizziano, usté mi pay e loco. Ni a la fuñia me impliaría con Armeilio.

El viejo, desconfiado, tornó a sus recelos para acabar halangando a la hija :

— Mire, muchacha que a la lumbre del agua lo vide to. Armeilio ta por usté como burro por cáscara. Y yo le jallé ya a usté otro gallo que ta como el primer guandul y podrío en cuartos. ¡ Buena chanza la de usté, Lolén ! Diente de oro, refajo de seda, fluse de cachemir y clavaos en cantidá, señore !

Ahora la desconfiada es Lolén. Sabedora de las codicias del viejo sospechó sus negocios y se apresuró a objetar :

— Ah, no, mi pay : usté no tié que buscalme mi gallo. Yo no me iré con Javí ni a la guapa.

Baldomero, dando muestras de perder la paciencia, destapó su juego gritando ya furioso :

— Uay señore... pero ¿ quien jefea aquí, Lolén, ¿ usté o yo ? Mire, mi jija, no me fuña más la pita. Usté se casará con Javí, el libané de La Mata. El ha pagao ese diente de oro que le puso el doltó. Y eso refajo de seda y eso pelfume y eso fluse y lo aro y la aracada que le traje el otro día me lo dió pa usté Javí de su tienda. Y una jangá de clavaos que le adeudo. El desyerbo de lo arrocito lo pagó Javí. Y la tumba del río lo pagó Javí. Y el telegrama que le jondeé el otro día a su helmano de usté lo pagó Javí. Too lo ha pagao Javí. Señore y cuando voy a La Mata Javí arma una farruca en su casa pa complacelme. Su comidita, su romo, su túvano, too me lo brinda a mí, ¡ al prieto Baldomero ! Oh, oh, ¿ usté sabe lo que e jeso ?

Lolén pasó del asombro a la indignación. Su padre trataba de venderla como una bestia, como una puerca. Se dirigió llorando hacia el dormitorio. Ya en la puerta, se volvió súbita para gritar al viejo :

— Quitese jeso de la cabeza. Con Javí ni a la guapa, mi pay.

(Continuará)

Información española

¿Cadetes del ejército franquista a los EE. UU.?

LA Agencia « United Press » difundió días pasados la siguiente información indudablemente emanada de la Embajada franquista :

« El Departamento de Defensa americano ha confirmado que cadetes del Ejército español van a venir a los Estados Unidos para proseguir sus estudios en las Academias militares de Annapolis y de West Point. El Pentágono se ha negado a revelar el número de cadetes que vendrán ni ha precisado la fecha de su llegada, pero se cree que formarán parte de un grupo de cadetes de diversos países que van acudir a las academias militares americanas, de acuerdo con un programa establecido por la organización del Pacto Atlántico.

Esta decisión es, sin duda alguna, uno de los primeros resultados de la visita del almirante Sherman a Madrid. »

Antes, los cadetes franquistas iban a completar sus estudios a la Alemania nazi.

Los tiempos cambian...

Una protesta de la Liga Internacional de los Derechos del Hombre

La Liga Internacional de Derechos del Hombre, en su Congreso de Amiens, envió un telegrama de protesta al Secretario General de las Naciones Unidas ante las negociaciones hispano-americanas. La Liga pide à M. Trygvie Lie que intervenga cerca del Gobierno norteamericano señalándole que, en virtud de dichas negociaciones « contribuye involuntariamente a perpetuar la supresión de las libertades de un gran pueblo ».

El movimiento de mercancías en los puertos

MADRID (OPE). — El total de mercancías entradas y salidas por los puertos del país en el primer trimestre del corriente año, representa una baja importante en relación con las mercancías entradas y un aumento moderado de las mercancías salidas, comparado con las cifras del mismo período de 1950.

Frente a los 4.544.500 toneladas entradas en los puertos en el primer trimestre de 1950, sólo han entrado 3.466.700 toneladas en el primer trimestre de 1951 ; las toneladas salidas fueron 3.718.300 en los tres primeros meses de 1950, y han sido 4.112.100 en el mismo período de 1951.

En estas cifras se refleja el aumento del volumen de las exportaciones al extranjero y la contracción del tráfico de cabotaje particularmente. También aparece que la red ferroviaria absorbe más cantidad de tráfico de mercancías que anteriormente.

Las tarifas ferroviarias

MADRID (OPE). — Señalado en este lugar hace más de un año el reflejo que los aumentos entonces practicados en las tarifas ferroviarias iba a tener en el encarecimiento de la vida, puede comprobarse ahora la repercusión de dicho aumento.

Mientras el costo de transporte por tonelada-kilómetro de mercancías para el público fué en 1949 de 0,31 pesetas, en enero del presente año ha sido de 0,50 pesetas. Se da el caso de que la autorización para el aumento de tarifas se fijó en el 60 por ciento como maximum, y el aumento medio resultante es superior al 61 por 100. En la tarifa de viajeros, la recaudación por viajero-kilómetro fué de 0,13 pesetas en 1949, y en el primer mes del presente año ha sido de 0,17 pesetas, con aumento del 30 por 100 ;

Pero las consecuencias de la crisis se advierten en la cifra de viajeros transportados y en los recorridos hechos por los mismos. Estas cifras están decreciendo regularmente desde 1948 y en los meses de enero y febrero de 1951 no se han hecho sino 854 millones de viajeros-kilómetros, frente a 1.023 millones en los mismos meses de 1950, no obstante que el número de kilómetros de la red es ahora mayor que el pasado año.

PROGRESOS

del socialismo ursiano

EL periódico de Budapest Magyar Nemzet, *ha destacado la creación, en Hungría, de un organismo encargado especialmente de la recogida de colillas.*

Las colillas — *dice el periódico* — representan una materia prima que no debe dejarse perder. Ahora bien ; su recogida es condenable al efectuarla individualmente porque rebaja la dignidad del hombre. De ahí la creación oficial de un servicio dedicado a recorrer los cafés, restorantes y otros lugares para recoger dicha materia prima.

Oficio modesto, el colillero, pero de porvenir, sin duda, en el mundo stajanovista...

La farsa político-sindical

SEGUN ha declarado el líder americano Jack Kroll, el comité de acción política del CIO ha hecho una gran labor en el sentido de la educación de los trabajadores para el ejercicio de sus derechos políticos.

Durante las últimas elecciones, en efecto, el citado comité actuó intensamente. Numerosas reuniones celebráronse entonces, con la participación de todos los dirigentes sindicales, para informar a los trabajadores, hombres y mujeres, sobre la situación política del interior y exterior y reclamar que apoyaran a los candidatos obreristas.

El resultado feliz de esta campaña que hoy cotiza M. Kroll, lo revela la aceptación del reaccionario Taft, promotor de la celebre ley antisindical, que fué elegido en Ohio. Otro triunfo a señalar es el del nombramiento hecho por Truman a favor de Chas. E. Wilson, elemento influyente de la General Electric, *para el* Wage Stabilisation Board. *Y, en fin, la nota más brillante aparece en la elección de tantos diputaños y senadores obreristas que se prestan a las sucias maniobras de los capitalistas y militares empeñados en sostener la dictadura franquista.*

TRIBUNA F.I.J.L. JUVENIL

CAMINO NUESTRO

MADRAZO y Palacios, han planteado en estas columnas un problema no carente de interés para los que quieran interpretarlo con sentido exacto y sin marcharse, como suele decirse, por las ramas o salirse por los cerros de Ubeda.

Sinceramente, estoy de acuerdo con ellos en cuanto al fondo de sus respectivos artículos **Nuevos horizontes** y **La mejor siembra**, pero debo señalar, en cambio, mi discrepancia sobre quienes interpretan las opiniones vertidas en el sentido de que la organización es inútil desde el punto de vista juvenil y que acudir a sus asambleas, cuando se discuten solamente los problemas internos, es perder el tiempo lastimosamente. Pensemos con sentido común y no se nos obligue a adoptar una posición que a los ojos de muchos pudiera parecer falsa.

Fundamento de nuestra revolución será la cultura, que facilitará la comprensión y la armonía entre los seres humanos. Es verdad que los jóvenes nos acercamos frecuentemente a sus fuentes y el sabor nos resulta grato, pero no nos disponemos a bañar nuestra mente plenamente. Si un día nos fuera dado alcanzar la bella esperanza, esa esperanza basada en una era justa, donde no exista la ley escrita y florezca, sin embargo, la ley natural, nosotros, jovenes libertarios afirmaríamos nuestros principios sobre los pilares del sentimiento y del saber. Nuestro conocimiento constituye la verdadera avanzada revolucionaria y, en consecuencia, hemos de adquirirlo y mejorarlo saliendo con paso firme del ostracismo, sacudiendo toda posible inercia o letargo intelectual.

Pero, dicho esto, no puedo estar de acuerdo con quienes al hablar de cultura lo hacen con ciertos aires de vanidad que nada dice en favor de nuestras ideas ; pues son éstos los que no ven en la organización más que un motivo para pasar unas horas de distracción y acaso el lugar que les permite desarrollar sus deseos de superación intelectual — muy plausibles y elocuentes, pero estériles cuando no existe en su fondo « algo » más elevado — porque el adquirir un lustre, sin idealismo, para nada serviría.

Cuando en nuestras asambleas se discuten problemas orgánicos entre ellos el propio porvenir de la FIJL, y, en principio — sobre todo mientras estemos en el exilio —, la FIJL, como organización, es el punto de apoyo más poderoso de que los jóvenes libertario disponemos para afirmar e impulsar nuestras aspiraciones, entre las que se encuentra también, y es obvio señalarlo, la de cultivar nuestra inteligencia de manera constante (1). Ya sé que muchos compañeros, conociendo la manera en que se desenvuelve la Local de París, pueden decir que, de igual modo, en todas las localidades se puede desarrollar un plan de estudios y llevar a cabo las mismas actividades, sin necesidad de que lo determinen acuerdos orgánicos nacionales. Pero hemos de tener presente que la Local de París reúne todas las semanas una cantidad de compañeros que difícilmente podría reunir ninguna de las otras federaciones de Francia, y que, en nuestro domicilio social, cada día son más numerosos los jóvenes que lo frecuentan, conociéndonos y estimulándonos mútuamente, precisamente porque existe la organización.

Creo, en fin, que a ninguno nos agrada la rutina orgánica ; nuestro dinamismo de jóvenes — si por tal nos tenemos — choca con ella, pero un mínimo de relación en este sentido es indispensable. El artículo ha de ser corto y debo terminar, por hoy, señalando que hemos de hacer organización, hemos de procurar que nuestra FIJL alcance colectivamente la mayor capacidad y de esta manera nuestra labor ofrecerá, día tras día, adelantos infinitos.

MARIANO AGUAYO.

(1) Sostenerla y apoyarla es hacer también labor cultural.

EN POCAS LINEAS...

Según Die Welt, *periódico que aparece en el sector occidental de Alemania la policía* popular *de la zona soviética ha hecho imprimir en Berlín una lista que contiene 34.721 nombres de personas reclamadas por las autoridades de Alemania oriental.*

⁂

El holandés Van Vredenburch, administrador de la Zona de Tánger *ha cesado en su cargo, reemplazándolo el diplomático portugués José Luis Archer. Sorprendería que el cambio suprimiera las concesiones hechas a los elementos franquistas y facilitara la entrada de la prensa de la emigración en aquella zona considerada como* internacional y libre.

⁂

La Pravda *publicó el pasado martes una carta del compositor Dankevitch, autor de la ópera* Bogdan Khmelnitzky, *que agradece al periódico haberle llamado la atención sobre sus desviaciones* cosmopolitas...

⁂

En Turquía se han registrado diversos incidentes entre fanáticos religiosos, causando numerosos heridos. Estos disturbios han tenido repercusiones en Alexandrette, donde los obreros portuarios se declararon en huelga. La policía practicó abundantes detenciones.

⁂

Herbert Muenchow, exjefe de las juventudes hitlerianas de Berlín ha anunciado la formación de un movimiento titulado Deutsche Reichsjugenv, *de tipo nazi y que abre su campaña con el* slogan *de la lucha contra el bolchevismo.*

⁂

Suecia ha rechazado la demanda de extradición presentada por la URSS sobre los tres lituanos escapados días pasados del territorio soviético usando una lancha. En apoyo de su demanda, el embajador ruso ha declarado que esos refugiados estaban reclamados por la policía, siendo culpables de atentados diversos...

⁂

En una reunión de estudiantes alemanes, el pastor protestante Niemoller ha declarado que es absurdo creer en la posibilidad de salvar a los hermanos de la zona soviética de Alemania mediante la intervención de los cañones...

⁂

De Bagdad informa AFP que los prisioneros políticos han declarado la huelga del hambre y algunos de ellos se encuentran en estado crítico.

⁂

Los negociantes yanquis han doblado, desde el año 1943 la cifra de inversiones fuera de su país. Un censo efectuado últimamente señala que las industrias y comercios, de capital privado, en el extranjero representan un valor de 13.000.000 dólares, cuando el año 43 apenas llegaban a 7.000.000.

⁂

En Australia se ha previsto la celebración de un referendum sobre las medidas adoptadas por el gobierno con relación a las actividades comunistas...

EXODO INDUSTRIAL

(Viene de la primera página).

des y los patronos, quienes lanzaron contra ellos a los gendarmes y les llenaban de improperios. Aquella agitación fué finalmente sofocada, pese al apoyo moral de los Sindicatos tanto en el aspecto local como en el nacional, por la violencia de la fuerza pública.

En 1946, el **Congress of Industrial Organisations** y la **American Federation of Labor** iniciaron una campaña de gran estilo en las localidades del Sur más desarrolladas industrialmente. Con este objeto las federaciones citadas situaron a sus más destacados organizadores en lugares escogidos bien provistos de medios financieros y contando con las debidas influencias. William Green, Philip Murray, y el mismo John Lewis, con su famoso distrito 50, estaban animados de las mejores esperanzas, fundadas sobre todo en la evolución de **Deep South** que en el último decenio se había industrializado rápidamente (1).

Pues bien ; pasados cinco años de intenso trabajo, los líderes sindicales han confesado amargamente el fracaso de sus esfuerzos. No se extendieron, desde luego en las explicaciones, pero son evidentes las razones principales : la falta de solidaridad y la ausencia de la acción directa por parte de los Sindicatos durante los conflictos de los tejedores de Carolina, Georgia y Alabama. Entonces, los dirigentes sindicales predicaban la calma y la legalidad, mientras los obreros eran tiroteados, encarcelados y maltratados. Lógicamente, el ejemplo lamentable de este sindicalismo negativo debía acarrear desastrosas consecuencias entre los trabajadores meridionales, que siempre se mostraron reacios a la propaganda proselitista de las federaciones obreras.

Ha de tenerse en cuenta también que el Sur ha sido y es un reducto del clero, terreno abonado para las persecuciones raciales, donde predomina la atmósfera de los antiguos plantadores, mercaderes de carne humana. Por algo los capitalistas hacen emigrar hacia allí sus industrias : en ninguna otra parte pueden atizar con más facilidad el odio de los blancos hacia los negros, favorecido por los prejuicios del meridional contra el yanqui y por las bestiales reacciones de los propietarios contra los **subversivos**, los que combaten el equilibrio social y económico mantenido por la crueldad y la ignorancia de todos los Simon Legree antiguos y modernos. En esta región semimedieval no han tenido eco las mejoras de que hablaba Franklin Roosevelt, ni se escuchan los sermones de la Casa Blanca, ni se admiten las cláusulas humanas inscritas en el **National Labor Relations Board** y demás legislaciones por el estilo. Allí imperan otros métodos.

De todas formas, el paro de Carolina y otros lugares del Sur, demostró que buena parte de aquellos obreros estaban bien dispuestos a utilizar eficazmente la acción directa si hubieran sido aconsejados y sostenidos en ese sentido por dirigentes sindicales honestos, sinceros y resueltos. Pero no hay que pedir imposibles, ya que para los funcionarios de los Sindicatos sólo cuenta la legalidad, la tradición y el conformismo. La humanidad pasa, para ellos, en último lugar. No sin razón se ha dicho de esta especie de dirigentes que forman una de las columnas en que se sostiene la sociedad burguesa.

DANDO DANDI.

(1) Además de las fábricas textiles, las de la madera, las de derivados químicos, el caucho, conservas, materias plásticas, instrumentos de óptica y muchas otras se extendieron en pocos años por todos los Estados meridionales de la unión norteamericana.

LA REVISTA LIBERTARIA

CUADERNOS INTERNACIONALES

cuyo sumario anunciamos oportunamente, ha sido puesta a la venta en el Servicio de Librería.

Se distribuye en las mismas condiciones que CENIT, es decir al precio de 70 francos ejemplar.

Para Europa y para nosotros...

Continuación del discurso de ALBERT CAMUS

elle peut indiquer la limite sur laquelle nous nous tenons tous et que, en ce qui nous concerne, nous ne laisserons pas franchir. C'est pourquoi je voudrais que ma voix fût bien plus forte qu'elle n'est et qu'elle parvînt directement à ceux dont c'est la tâche de définir la politique occidentale en fonction de la réalité pour leur porter les déclarations sans ambiguïtés du responsable du plus puissant mouvement clandestin espagnol. Ces déclarations dont je certifie l'origine et l'authenticité sont courtes. Les voici : « Par les coutumes, la culture, la civilisation, nous appartenons au monde occidental et nous sommes contre le monde oriental. Mais Franco restant au pouvoir, nous ferons ce qu'il faut pour empêcher qu'aucun homme jamais ne prenne chez nous les armes pour l'Occident. Nous sommes organisés pour cela. »

Ceci est une réalité que les réalistes de l'Occident feront bien de méditer. Et non pas seulement en ce qui concerne l'Espagne. Car le combattant qui parle ainsi, et dont la vie aujourd'hui est en perpétuel danger, est le frère d'armes de centaines de milliers d'Européens qui lui ressemblent, qui sont décidés à lutter pour leur liberté et certaines valeurs d'Occident, qui savent aussi que toute lutte suppose un minimum de réalisme, mais qui ne confondent jamais réalisme et cynisme et qui ne prendront pas les armes pour défendre l'Occident avec les Maures de Franco et la liberté avec les admirateurs de Hitler. Il y a là, en effet, une limite qui ne sera pas dépassée.

Pendant près de dix ans, nous avons mangé le pain de la honte et de la défaite. Au jour de la délivrance, au sommet de la plus grande espérance, nous avons appris de surcroît que la victoire aussi était trahie et qu'il nous fallait renoncer à quelques-unes de nos illusions. A quelques-unes, sans doute ! Après tout, nous ne sommes pas des enfants. Mais non point à toutes, mais non point à notre fidélité la plus essentielle. Sur cette limite clairement tracée se tient en tout cas l'Espagne qui, une fois de plus, nous aide à voir clair. Nul combat ne sera juste s'il se fait en réalité contre le peuple espagnol. Et s'il se fait contre lui, il se fera sans nous. Nulle Europe, nulle culture ne sera libre si elle se bâtit sur la servitude du peuple espagnol. Et si elle se bâtit sur cette servitude, elle se fera contre nous. L'intelligent réalisme des politiques occidentaux aboutira finalement à gagner à leur cause cinq aérodromes et trois mille officiers espagnols et à s'aliéner définitivement des centaines de milliers d'Européens. Après quoi, ces génies politiques se congratulent au milieu des ruines. A moins que les réalistes entendent réellement le langage du réalisme et comprennent enfin que le meilleur allié de Staline n'est pas aujourd'hui le communisme espagnol, mais le général Franco, lui-même, et ses soutiens occidentaux.

Ces avertissements, peut-être, seront inutiles. Mais pour le moment, et malgré tout, il reste une petite place pour l'espérance. Que ces avertissements soient faits, qu'un combattant espagnol ait pu tenir le langage que j'ai dit, et cela prouve au moins que nulle défaite ne sera définitive tant que le peuple espagnol, comme il vient de le prouver, garde sa force de combat. Paradoxalement, c'est ce peuple affamé, asservi, exilé de la communauté des nations qui est aujourd'hui le gardien et le témoin de notre espérance. Lui, du moins, bien différent en cela des chefs de M. Creach, est vivant, souffre et lutte. Il l'est à ce point qu'il embarrasse les théoriciens du réalsime qui affirmaient que ce peuple songeait d'abord à sa tranquillité. Il y songeait si peu qu'il a fallu que ces théoriciens jettent du lest. Les journaux où s'exprime laborieusement aujourd'hui ce qui prétend être l'élite eupropéenne se sont évertués à expliquer le phénomène des grèves espagnoles d'une manière qui laissaient intactes les vraies forces du régime franquiste. La dernière trouvaille, à laquelle M. Creach donne un appui gêné, est que ces grèves ont été favorisées par la bourgeoisie et l'armée. Mais ces grèves ont été faites d'abord par ceux qui travaillaient et souffraient, voilà la vérité ! Et si, comme il est possible, des patrons et des évêques espagnols y ont vu une occasion d'exprimer, sans payer de leur personne, leur opposition, alors ils ne sont que plus méprisables d'avoir compté sur la peine et le sang du peuple espagnol pour dire ce qu'ils étaient incapables de crier eux-mêmes. Ces mouvements ont été spontanés, et cet élan garantit la réalité des déclarations de notre camarade et fonde le seul espoir que nous puissions nourrir.

Gardons-nous de croire que la cause républicaine vacille. Gardons-nous de croire que l'Europe agonise. Ce qui agonise, de l'Est à l'Ouest, ce sont ses idéologies. Et l'Europe, peut-être, dont l'Espagne est solidaire, n'est si misérable que parce qu'elle s'est détournée tout entière, et jusque dans sa pensée révolutionnaire, d'une source de vie généreuse, d'une pensée où la justice et la liberté se rencontraient dans une unité charnelle également éloignée des philosophies bourgeoises et du socialisme césarien. Les peuples d'Espagne, d'Italie et de France gardent le secret de cette pensée et le garderont encore pour qu'il serve au moment de la renaissance. Alors le 19 juillet 1936 apparaîtra peut-être comme l'une des dates de la deuxième révolution du siècle, celle qui prend sa source dans la Commune de Paris, qui chemine toujours sous le apparences de la défaite mais qui n'a pas encore fini de secouer le monde, et qui, pour finir, portera l'homme plus loin que n'a pu le faire la révolution de 17. Nourrie par l'Espagne et en général par le génie méditerranéen, elle nous rendra un jour une Espagne et une Europe, et avec elles, de nouvelles tâches, et des combats enfin à ciel ouvert. Ceci du moins fait notre espoir et nos raisons de lutter.

Camarades espagnols, en disant cela, je n'oublie pas, croyez-le bien que si quinze années sont peu de chose au regard de l'Histoire, les quinze années que nous venons de passer ont pesé d'un terrible poids sur beaucoup d'entre vous, dans le silence de l'exil. Il y a quelque chose dont je ne sais plus parler, pour l'avoir trop dit, et c'est le désir passionné qui est le mien de vous voir retrouver la seule terre qui soit à votre mesure. Ce soir encore je sens l'amertume qu'il peut y avoir à ne vous parler que de luttes et de combats renouvelés au lieu du juste bonheur auquel vous avez droit. Mais tout ce que nous pouvons faire pour justifier tant de souffrances et de morts, c'est de porter en nous leur espoir, de ne pas faire que ces souffrances aient été vaines et que ces morts soient solitaires. Les quinze années implacables qui ont usé tant d'hommes à la tâche en ont forgé quelques autres dont c'est le destin que de justifier les premiers. Si lourd que cela soit, c'est ainsi que les peuples et les civilisations s'élèvent. Et après tout, c'est de vous, c'est de l'Espagne, en partie, que quelques-uns d'entre nous ont appris à se tenir debout et à accepter sans défaillance le dur devoir de la liberté. Pour l'Europe et pour nous, souvent sans le savoir, vous avez été et vous êtes des maîtres de liberté. Ce dur devoir qui n'en finit plus, c'est à notre tour maintenant de le partager avec vous, sans défaillance et sans compromission.

Là est votre justification. J'ai rencontré dans l'Histoire, depuis que j'ai l'âge d'homme, beaucoup de vainqueurs dont j'ai trouvé la face hideuse, parce que j'y lisais la haine et la solitude. C'est qu'ils n'étaient rien quand ils n'étaient pas vainqueurs. Pour être seulement, il leur fallait tuer et asservir. Mais il est une autre race d'hommes qui nous aide à respirer, qui n'a jamais trouvé d'existence et de liberté que dans la liberté et le bonheur de tous et qui puise par conséquent jusque dans les défaites des raisons de vivre et d'aimer. Ceux-là, même vaincus, ne seront jamais des solitaires.

SOLIDARIDAD OBRERA

Administrativas

— J. OLMOS, de Chateaurenault. Rdos 320 frs. Según nuestras cuentas sólo pagas hasta el 30-9-51.

— E. JATINA, de Vesoul. Rdo giro. Hasta el 30-1-52.

— P. ORTIGA, de Mirande. Rdos 100 frs en lugar delos 325 frs que dices en la carta.

— CAPAPEY, de Saint-Cyr-les-Colons. Rdos los 100 frs. De acuerdo.

— R. GRAS, de Aigues-ortes. Rdos 300 frs. Contigo de acuerdo, pero a V. SANCHEZ le falta un trimestre.

— R. GOMEZ, de Grignon. Rdos, 350 frs. Nuestras cuentas no coinciden. Envianos la fecha de los últimos giros.

— J. ARRUFE, de Sakiet-Sidi. Rdos 300 frs. Hasta el 31-1-52.

— Fco MARTINEZ, de Alger-Belcourt. Rdos 600 frs. Hasta el 31-7-61.

Acusamos recibo de la cantidad de 10.937 frs, destinados al pago de los Nos. 256 al 335, a nombre de Tolention FRIAS, de Iquique (Chile) y que nos han sido enviados por conducto del compañero TOLEDO, de Santiago (Chile).

Recordamos a nuestros suscriptores que todo cambio de dirección comporta la obligación de enviarnos 10 frs para el cliché.

CORREO de REDACCION

— N. C. Boisieux (Nord) : No se puede publicar.

— J. I. V. Draguignan. Procuraremos remitirle prontamente la dirección que interesa.

— J.C. Bolbec (S.I.) : Agradecidos por el envío. Se hará la rectificación de las señas y se te remitirán los formularios.

— Rives, Toulouse : El segundo caso debes ponerlo en conocimiento de la F.L., siendo ésta la que debe recomendar la publicación.

Aire de la Calle

(Viene de la primera página)

CLARIN O CUERNO

EL tercero de los artículos sobre la unidad y la acción que nos ofrece España Combatiente *lo firma el exministro Velao, uno de los comensales de Monterrey. Y es éste quien se muestra más entusiasta* esperando el clarinazo (*textual*) de llamada al cumplimiento del deber.

Habla el hombre por España Combatiente, *movimiento de empuje, como se sabe, y dice :*

Estamos seguros de que podemos ser un instrumento de ejecución a las órdenes de quienes con autoridad y solvencia, estén dispuestos a llamar a la razón de todos los españoles — los de dentro y los de fuera — para constituir una unidad de espíritu y de acción, que sin espíritu nada puede esperarse de la acción.

¿ No significa esa alusión repetida al enganche que los amigos preparan el terreno para sacarnos luego un comité de patriotas regentado por Negrín ?

GENEROSOS « SEMOS »

LA decisión de Monterrey consiste, en efecto, en aprovechar el momento para endosarnos estos buenos salvadores. Pues ya dice el Sr. Velao :

Llegada esa ocasión (*España Combatiente*) habría de incorporar sus medios y actividades a los medios y actividades de quienes se levantaran en defensa de España y de su libertad... Y para el bien de España deseamos la aparición de quien sincera y honradamente llame al pueblo al cumplimiento de sus deberes.

Al cumplimiento se ha llamado ya infinidad de veces y el pueblo ha respondido, batiéndose con sus propias fuerzas, mientras que los pillines negrinistas se han hecho los sordos, temiendo, claro está, que se les reclamaran los medios económicos de que ellos disponen y no pertenecen sino al pueblo.

En Bélgica

Contra el servicio militar

EL boletín W.R.I. (asociación antimilitarista) que aparece en Bruselas, informaba últimamente del proceso intentado contra el objetor de conciencia Jean Van Lierden, condenado a 18 meses de prisión por negarse a aceptar el servicio militar.

Jean Van Lierde es un joven obrero católico que, convocado el pasado mes de noviembre para que se presentara al cuartel de Nemours, envió una carta al ministro de Defensa informándole de su decisión de no aceptar la movilización. El joven vivió una escena violenta con un oficial, a quien, empeñado en hacerle conocer las ordenanzas, respondió con estas palabras :

— No puedo aceptar la lectura del reglamento porque no me considero en modo alguno soldado.

Jean Van Lierde fué encarcelado y, al comparecer ante el tribunal castrense, declaró que se habían empleado contra él violencias dignas del régimen nazi. Justificando, además, su negativa, el joven calificó el servicio militar como « técnica del envilecimiento » y, a continuación, dijo al juez :

— Su esperanza consiste en envilecerme con la prisión. Creéis haber conseguido una victoria al perseguir a un pacifista, pero el martirio corporal no reducirá mi fe y no podréis convertirme jamás en un asesino legal.

JIRAS

A Deauville

El domingo 12, los compañeros de Caen y alrededores acudirán a la invitación de las JJ.LL. para trasladarse a la playa de Deauville, lugar escogido para esta nueva jira veraniega.

A Herblay

Las JJ.LL. de París organizan una jira para el próximo domingo día 5, que reunirá a todos los compañeros y simpatizantes en Herblay. Salida: estación de Saint-Lazare a la 8 de mañana.

Dos días en Tréport-sur-Mer el 11 y 12 de agosto

Reunión en la estación del Norte a las 6 45 de la mañana. La salida del tren es a la 7 05 en punto.

Precio del billete colectivo de ida y vuelta para los dos días, con el 30 % de descuento : 1.020 frs. Para la adquisición de este billete ponerse en relación con el compañero Aguayo, 24, r. Ste-Marthe, antes del día 7. Dirección para la adquisición de las tiendas de campaña :

20, place des Vosges.
(Metro : Bastille)

Se advierte a todos los campañeros y simpatizantes que deseen aprovechar el billete colectivo que es necesaria la mayor puntualidad en la hora que se les cita en la estación.

(c) Ministerio de Cultura 2005

PRO Y CONTRA DE...

ETXECO ANDREA

por FELIPE ALAIZ

NO dudéis ni neguéis que los vascos merecen las mejores simpatías. Si descontamos su religión y su nacionalismo. Todavía queda en los vascos un mundo de sugestiones. En el terreno despejado de patria y casta, no en las boinas sino en lo que cubren las boinas, el vasco es, por lo regular, un contertulio insuperable y un amigo de todas horas, como decía Gracián.

Euzkadi viene a ser, entre otras cosas, una Federación de Caseríos y éstos quedan de pie en buena parte gracias a la etxeco andrea, el ama de Castilla, la dueña de Aragón, la mestresa de Cataluña. Pasa el régimen monárquico y el republicano. La etxeco andrea queda.

Euzkadi tiene una mitología de dioses campechanos con zuecos y paraguas grandes. Es una mitología más vieja en siglos y siglos que la palestiniana, producto éste híbrido de Babilonia y Caldea, a ratos de Grecia y Egipto. La etxeco andrea de Euzkadi lo comprende por intuición o como sea. Se despega por su íntimo carácter de la religión judía reformada por el Cristo siriaco más o menos egiptólogo y más o menos griego — según interpretación del apóstol número 13, Pablo de Tarso, el helénico desjudaizante —. La etxeco andrea, por ejemplo, no tiene la menor simpatía por el casero un tanto inhibido para la faena. El dios Kaneko, más vasco que Sabino Arana porque interviene en Euzkadi hace setenta siglos, castiga al casero inhibido destruyendo las cosechas tardanas a estacazos.

Los dioses vascos son burlones. Tienen nariz aguileña y ojos almendrados. En Ondárroa serían venceros, en Ochagavía vaqueros, en Guipúzcoa tamborileros. Se identificarían con la algaraza dominguera, como la etxeco andrea, con cuenta y razón, sin jaleo febril.

Los dioses vascos, verdaderos rondavalles, no tienen la pretensión de salvar al género humano. No hacen milagros. No ordenan matanzas como el dios barbudo del Antiguo Testamento, que no parecía estar contento más que después de ordenar hecatombes y sacrificios cruentos.

El latín de los dioses modernos prestados y allegadizos es en Euzkadi cosa tan extraña como los fandanguillos. El dios Kaneko, en cambio, es típicamente vasco de arraigo. Sus disponibilidades mágicas son tan limitadas que no hay manera de deshumanizarlo. No puede hacer llover ni ordenar que cese la lluvia. Es un vasco como una casa o un caserío. Sus paisanos no necesitan dioses prestados. Hay que reivindicar los dioses vascos de su mitología astral que interroga a la luna sobre el porvenir y la luna contesta : « En el cielo hay buenos augurios ahora y siempre ».

Kaneko apuesta con quien se presenta. Otra prueba de que es vasco. Compárese este genio con el Cristo palestiniano, siempre en la tribuna dando mítines hasta en las jiras, recitando parábolas, organizando plenos y dando charlas que en resumen se reducen a la buenaventura. Kaneko desdeña estos procedimientos. Se apea de la divinidad con gracia, permanece siempre leal, no exige culto y por añadidura no pide nada a nadie, premia a los buenos y castiga a los malos. Por el hecho de no pedir nada viene a ser un ídolo para la etxeco andrea y también porque tolera que se le ponga en cuarentena, cosa que no se ve en los demás dioses.

Veríamos con agrado que los vascos volvieran a sus dioses alegres como Kaneko, a sus creencias astrales sin magia, creencias que hacen de la luna una especie de novia, que interviene con sus fases en las mareas, en la reproducción bovina y en el fermento de la sidra.

Nada de dioses maketos. El maketo no es el castellano inmigrante. Maketo es el que llega al País Vasco a mandar o manda a los vascos fieles del dios Kaneko. Nadie debe mandar : ni dioses ni hombres. Ya manda en exceso la etxeco andrea, a cuyo carácter se debe, a pesar de todo, que los vascos no se dejaran arrebatar las tierras de los padres, ni consintieran que se acumulara la propiedad en manos ociosas, ni que se amonedara la miseria ni que en Euzkadi hubiera Inquisición.

Los vascos aportarían a la nueva fraternidad ibérica el principio de Federación de Caseríos modernizados y abiertos a los cuatro vientos, de cara a un porvenir para la Humanidad. Aportarían la divinidad humanizada del dios Kaneko y unos siglos de paz laboriosa. Aportarían el franco método de manumitirse de la esclavitud asalariada, principio de conquistas más íntegras, incluso se iría a la conquista de la etxeco andrea, que no es tarea floja.

CURIOSIDADES

¿ SE MUEVEN LOS ATOMOS EN UN CUERPO SOLIDO ?

EL descanso no existe en ninguna de las obras de la naturaleza. De ahí, pues, los átomos, aun encerrados en un cuerpo sólido conserven el movimiento, limitado, claro está, a las vibraciones en torno a su posición de equilibrio. La frecuencia de esta vibración caracteriza al propio metal, siendo, por ejemplo, de 1.900 *millones de kilociclos en el plomo ; de* 4.600 *millones en la plata y de* 10.000 *en el hierro. Estas frecuencias permiten asociar a todo cuerpo sólido una honda propia, de la que, en fin, resulta ser el emisor permanente.*

¿ QUE ES EL « AMERICUM »?

EL americum *es el elemento nº* 95 *del cuadro de clasificación periódica. Dicho elemento, descubierto por Seaborg el año* 1944, *es de características* transplutónicas, *en el sentido de que su núcleo no puede alcanzarse sino por la acción de un bombardeo atómico de los núcleos de* plutonium. *Se le ha denominado así por encontrarse en el cuadro de clasificación junto al elemento llamado* europium.

¿ CUANTOS KILOS PESARIA UN HOMBRE EN LA SUPERFICIE DEL SOL ?

CUANDO se habla de un hombre que quisiera « vivir » en la superficie del Sol, la primera objeción a formular es la de la fuerte temperatura (cerca de seis mil grados) contra la cual toda idea de protección resultaría ilusoria. Pero hay aún, si puede decirse, otra más grave, y es que el peso equivale nada menos que 28 *veces al de la tierra ; de modo que un hombre normal, de unos* 70 *kg. aproximadamente, pesaría cerca de dos toneladas...*

¿ QUE SE ENTIENDE POR HULLA ROJA ?

LA hulla roja significa una energía enorme pero simplemente teórica que podía obtenerse si se supiera utilizar el calor de las bajas capas de la corteza terrestre. Como se sabe, algunos ríos nacen a 2.000 *o* 3.000 *metros de profundidad y podría lograrse la hulla roja mediante una instalación térmica que aprovechara la corriente subterránea y caliente.*

UN ACTO DE PROTESTA contra la dictadura franquista, en Le Mans

Organizado por el Grupo Anarquista francés de Le Mans, se celebró el pasado domingo un acto de protesta contra el reconocimiento del régimen franquista, en el que intervinieron los oradores siguientes :

Collet, representando a la Liga de los Derechos del Hombre ; Maurice Beaulaton, secretario federal de las Juventudes Socialistas (SFIO) ; Marc Paznon, del Comité Pacifista de la Sarthe ; Legrand, delegado de la Libre Pensée ; Raynal, representando al Partido Comunista Internacionalista ; Jacques Marzorati, secretario federal del Partido Socialista SFIO ; Raymond Beaulaton, delegado de la Federación Anarquista Francesa ; Daniel Díaz, en nombre de la sindical UGT española (Sección de Tours) y Querol, en representación de la CNT de España (Local de La Mans).

Todos los oradores combatieron enérgicamente las concesiones que el mundo político viene haciendo a la tiranía franquista y se manifestaron en favor de la entente de todas las fuerzas antifascistas para poner fin al régimen de esclavitud que sufre el pueblo español. Con el mismo espíritu solidario del 19 de Julio, aunando esfuerzos y combatiendo sin tregua, el pueblo español podrá librarse de las garras del fascismo y abrir caminos de libertad y justicia social.

CORRESPONSAL.

LIBROS

Libros de Lectura : Primeras Lecturas, « El Camarada » 1a. parte), 100 frs. « El Camarada » (2a. parte), 100 frs. « Lecciones de Cosas », J. Dalmau Carles, 150 frs. « España mi Patria », J. Dalmau Carles (Arte, Geografía, Prehistoria, Historia, Literatura, Biografía, Industria, Comercio, Agricultura, Costumbres, 1.000 grabados), 250 frs. ; « Las Ci-

Manuscritos : Micelánea de cartas y documentos, 180 frs ; Primer Manuscrito, J.D. Carles, 150 frs ; 2º Manuscrito (Europa), ilustraciones, 250 frs ; 3er. Manuscrito (Países y Mares), J. Pla Cargol, 275 frs.

Tratado de Taquigrafía, Salvador F. Segui, 150 frs.

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, rue SainteMarthe, Paris (X).

NOTICIARIO SINDICAL INTERNACIONAL

- En Chile, dias pasados, se declaró una huelga de 24 horas llamada de « protesta nacional » que paralizó principalmente los servicios de comunicaciones. En Santiago se intentó utilizar a la tropa para atender los transportes, pero no tuvo éxito.
- La huelga anunciada en los servicios de la empresa americana *Western Union Telegraph Co*, que afectaba a 35.000 empleados ha sido, por el momento, suspendida debido a la concesión de un aumento de 17 centavos en las tarifas horarias de los obreros.
- El *Wage Stabilisation Board*, ante el descontento general de los obreros paqueteros americanos — 200.000, aproximadamente —, ha debido autorizar un aumento de salarios de varios centavos por hora. Igualmente se anuncia otro aumento aprobado por el Board a favor de 44.000 trabajadores de la Westinghouse Electric.
- Los obreros panaderos de La Habana han vuelto a reincorporarse al trabajo después de varios días de huelga reivindicativa, habiendo obtenido un aumento de sueldo de 15 y 20 %, así como otras mejoras sustanciales.
- En Washington se declaró últimamente una huelga de transportes urbanos. El paro fué genera y según dice *Industrial Workers*, los mismos *congressmen* pobres tuvieron que ir a pie a su trabajo...
- Gran revuelo ha producido en EE.UU. el anuncio de la huelga de empleados en los hospitales de Minneapolis. Las leyes, que prohiben toda manifestación huelguística en los establecimientos de caridad y asistencia, permiten a la administración sanitaria la explotación de sus empleados.
- Los obreros canadienses de la *Seafares Internacional Unión* han presentado a las compañías navieras una demanda de reivindicaciones reclamando el aumento mensual de 30 dólares y la reducción de horas de trabajo, de 56 que trabajan actualmente, a 40.
- La Federación de Sindicatos de Alemania occidental parece decidida a retirar las representaciones obreras de los organismos económicos oficiales como protesta contra las tendencias reacionarias que se advierten en la *evolución económica del país.*

Com. de Rel. de la Región parisina

DONATIVOS DIVERSOS

En Tesorería a la C. de R. de la región parisina se nos facilitan las siguientes relaciones de donativos recibidos estos días y con los cuales se abren las cuentas respectivas para el nuevo ejercicio :

Remitido por los compañeros de Lille con destino a las víctimas de las recientes huelgas de España :

Silvestre, 50 frs. ; García, 50 ; Nagallón, 150; García, 100; Desiter, 50; Escobar, 100 ; Goni, 50.

Suma y sigue, 550 francos.

De la F.L. de Montereau y para el Fondo permanente pro-España oprimida :

Julián Royo, 150 frs ; Ramón Martinez, 100 ; Constancio Curto, 100 ; Curto (Padre), 100 ; Pedro Pozo, 150.

Donativos de la F.L. de Montgeron, 1.200 ; F.L. de Chollet (Maine-et-Loire), morera, 250 ; F.L. de Poligny, 2.000 ; F.L. de Fontainebleau, 800 ; un grupo de compañeros de la F.L. de Amponville, 3.500.

Suma y sigue, 8.350 francos.

Artistas españoles en París

(Pasa a la cuarta página.)

inspira odio hacia el instinto primitivo y salvaje que las mantiene. El pincel de Romero ha sabido darnos, con sencillez y firmeza, en toques frágiles, pero diestros, una nueva versión de ese grito de cólera que da la sensibilidad frente al crimen. El caballo en pié, el toro en tierra ; los colores de tragedia y luto, fiesta bárbara de luz, son dolorida saeta del cante hondo del artista frente al sacrificio inútil de dos seres sin rencor. Tiene Romero en su paisaje ritmos de gran pintor. Hay en sus colores la musicalidad de un himno de lujuria en el gran himeneo de la Naturaleza y el Sol. Todo se concierta en él para hacernos vivir con intensidad profunda ese momento de eternidad en que el Sol, sensual, besa a la Tierra y la hace germinar. En la paleta de Romero germina la vida, que su pincel sabe plasmar con acierto, en rebusca fructuosa de expresiones idealistas pero de amplia realidad.

Massó, modestamente, pero anunciándose un pintor, se burla en tintas oscuras de la inquietud de la vida, en la falsedad del amor vendido y el regusto del primer instante de placer, consiguiendo una feliz combinación, humorística y dolorosa a la vez, en sus tonos sombríos.

Cristelys canta en sus gitanos y bailarinas la algarabía coloreada y festiva de un sujeto típico y una ejecución fácil, con esa mezcla de sentimentalismo absorbente y placer trágico de las razas meridionales. Tiene valentía e inspiración. El « surrealismo » de **Madrazo** evoca los recovecos del espíritu humano, que busca más allá de lo que le es dado conocer una explicación a lo intrincado de esta vida de hoy, complicada y absurda. Alegre y compuesto, en la vistosidad del color nos muestra su atrevimiento y el gran desenfado de la ejecución.

Soler, sobrio, trabajador, sensible e idealista, consigue efectos cautivadores a través de sus fondos Culvaquitas. Un poco más de independencia, más energía en el don que nos hace de sí mismo nos lo presentará en breve con grandes promesas de figura de relieve.

E. Blanco presenta dos cuadros de estilo subjetivo-irrealista, que nos recuerda vagamente la manera de hacer del gran pintor holandés Vicente Van Gogh, aunque muy alejado en la voluntad de expresar fuertemente y con sinceridad, la pasión personal, el ardor íntimo que fueron características de aquel gran artista. Su realización es particular y coloreada, pero carece de emotividad. Tiene vida, pero le falta fuego.

Mario nos dice una vez más que sabe dibujar, que dibuja como quiere. Ya otra veces nos ha mostrado que es un artista del lápiz. Conociendo, como conocemos, su valor, esperábamos algo más de su laboriosidad. Otra vez será, ¿ no ?

Busquets, Hernández, García Tella, Anguiano, Rafael López nos dan en sus obras la medida de lo que puede en el hombre el sentimiento artístico. Afortunadamente, en España no conocimos nunca esto que se ha dado en llamar el arte « naif » (ingenuo, inocente). La ingenuidad, la inocencia, es condición natural de los niños ; es la virtud de la infancia. El tiempo se encarga después de pulir poco a poco nuestra esencia, sustituyendo en nosotros el sueño ilusorio por la responsabilidad viviente y reflexiva del cerebro. La razón, imponiéndose, en la medida de lo posible, a los sentidos, crea el hombre, y el hombre razonador crea la civilización. El arte « naif » es la vuelta atrás, mejor dicho, es el estancamiento en los sentimientos y las facultades primitivas del hombre. Es el arte de las cien cuevas de Altamira diseminadas por el mundo ; es la permanencia del arte incaico, azteca, etc., primitivo y glorioso para su época, pero desplazado y absurdo en ésta de los museos del Louvre, del Prado, de Berlín y tantos otros testimonios glorificados y gloriosos de lo que el hombre fué y ha llegado a ser. Si la Humanidad ha muerto y ha vuelto a reaparecer, vaya por el arte « naif », es arte ; pero si el hombre no ha muerto aún y es verdad que nosotros somos los descendientes de aquellos que supieron realizar tan maravillosas creaciones de la mente humana, entonces el arte « naif » es el carro sin ruedas, es el transporte a brazo, la barquichuela de troncos, la cabaña de palos... El arte « naif » manejando los pinceles, es el tam-tam de los negros interpretando a Beethoven. Verdad es que todo el mundo tiene derecho a pintar y a exponer. Pero, ¿ qué os parecería la Novena Sinfonía interpretada en la Opera de París por un coro de negros con sus tams-tams ?

Escultura

Pié, a pesar de la frialdad estática de sus producciones, nos interesa siempre con su escultura monumental. Este gran escultor, de genio representativo y viril, sabe dar a sus obras el carácter solemne de la inmutabilidad de la vida. La vida es movimiento, es cambio, transformación ; pero hay siempre en ella algo de invariable y eterno que, a través de sus metamorfosis, la hace siempre igual a sí misma, y que Pié nos enseña en la inmovilidad fría de sus trabajos.

Blasco nos da lo que ya hemos visto otras veces. Lo que él hace lo hace bien. Busca el símbolo y, sin llegar a alcanzarlo, perjudica al realismo, tan importante, de la inspiración. Un poco más de realidad y menos de simbolismo harían un gran bien a su obra y aclararían la idea de quien la observa.

Clavero también nos repite anteriores ediciones. Esperando que en lo venidero nos dé algo más, nos parece inútil repetir lo que ya otros, a justo título, han dicho de su arte.

En **Cerámica** se presentan cosas modernas y muy bonitas. Trabajos simples, pero estilizados y gustosos, que producen efectos maravillosos de figura y de color. El artista combina lo útil con lo bello, mostrándonos así que el genio creador, hasta en lo más simple, sabe siempre poner un poquito de su amor a la belleza.

Para terminar, permítasenos juzgar como muy pobre el conjunto de la Exposición ; débil, muy débil frente a la anterior. Es de lamentar que el sublime artista **Balbino** y el gran pintor **Lamolla** no la hayan honrado con sus cuadros. Habiéndonos hecho gustar en la anterior lo que representa olvidarse de sí mismo contemplando una obra de arte que el genio supo crear, esperábamos que hoy no saldríamos de esta sala con el corazón frío, la mirada triste y una sensación de vacío en todo nuestro ser. Esperamos que en plazo no muy largo se hará más y mejor, como corresponde a hombres abnegados y laboriosos y de gran sensiblidad. La capacidad creadora de los españoles no se detiene nunca, sabe dar siempre sus frutos, y todos los recibimos siempre con alegría.

A. BLANCO.

Problemas de la emigración

Los ANCIANOS y ENFERMOS CRÓNICOS

UNO de los problemas más delicados de la emigración — sobre todo en estos días en que hasta la misma defensa de nuestra condición de refugiados políticos parece querer ser desatendida en ciertas esferas — es la de los ancianos y enfermos crónicos. La liquidación de los servicios de la IRO y la escasa actividad que manifiestan ya, sin duda por falta de recursos, los distintos comités de ayuda, vienen a agravar el problema, pues puede decirse que sólo se cuenta con un organismo que se ocupe de esos desventurados refugiados : el Servicio Social de Ayuda a los Emigrantes, servicio dependiente del Ministerio francés de Trabajo y que según sus posibilidades, que no deben ser muy elevadas, resuelve las demandas que se le presentan. Y en realidad, estos hombres de edad avanzada o incapacitados, por enfermedad, para el trabajo, encuentran hoy las mayores dificultades, lamentándose que, transcurridos los años no se hayan sabido crear, entre los mismos organismos de solidaridad de la emigración y aprovechando las simpatías de los extranjeros, las condiciones precisas para asegurarles el sostenimiento y la atención que merecen.

Para informar a nuestros lectores, siquiera sea sucintamente, sobre este problema recurrimos a la Federación española de Enfermos Crónicos e Inválidos, que en la Memoria cursada estos días declara :

El S.S.A.E. suele cumplir con las peticiones que le hacemos. Más cada solicitud está sujeta al resultado de la encuesta que las Asistentas Sociales de dicho servicio hacen, habiendo observado que la determinación de dicho oganismo varía según los Departamentos, lo que indica, a nuestro entender, que las posibilidades o la comprensión, son mayores en unos que en otros.

Se advierte, por otra parte, que la Comisión Interministerial que rige y vigila el empleo de los fondos cedidos por la I.R.O., considera preferible destinar estos fondos a la creación de Centros de Albergue, Escuelas de Reeducación Profesional, o bien para facilitar la instalación definitiva a aquéllos que, con iniciativas que garanticen un medio de existencia propio, quieran fijarse, como recomendada, en efecto, la IR.O.

De ahí la creación de la Casa de Reposo de Hyères (Var), obra que, por incomprensión no se ha imitado en Saint-Loubes (Gironde). De todas formas, parece que se buscan otros lugares apropriados para crear nuevos centros y debemos felicitarnos ya por la instalación de un Centro Especial de Reeducación Profesional, para enfermos pulmonares refugiados y personas desplazadas, abierto en las proximidades de Fontainebleau, a 85 *km. de Paris.*

En cuanto a los tuberculosos pulmonares (T.P.) recogidos en centros de cura, la Memoria de la FEECI dice que muchos se encuentran en las mismas condiciones que los asilados, sin ninguna clase de recurosos. Algunos perciben en cambio la pequeña cantidad de 1.500 *francos trimestriles, habiendo solicitado una atención general, por igual para todos.*

Hay también no pocos enfermos fuera de estos centros que tienen que defenderse con los escasos recursos que les facilita el S.S.A.E. o la ayuda a ancianos e inválidos que concede el Gobierno francés. Y éstos aún pueden considerarse afortunados, ya que tenemos otros, principalmente ancianos que no benefician de esta atención, unos por no haber tramitado la solicitud a los municipios correspondientes, otros porque se han visto desatendidos en la solicitud.

La desconsideración por parte de ciertas asistentas sociales — y no de todas, ni mucho menos, pues en general suelen mostrar gran interés por nuestros viejos y enfermos — de estos casos, nos ha parecido algo incomprensible, ya que si no ha sido la indiferencia hacia ellos, han ocultado al organismo social (central) la lamentable situación de estos hombres o, sin motivo, han informado desfavorablemente.

PARADEROS

— Se desean noticias urgentes del compañero Carmelo Bielsa, que en el año 1949 se encontraba en Luz St.-Sauveur. Quien las posea o pueda informar que se dirija a : María Gil, Cité de la Cepière, Bat. 42. Toulouse (Hte. Gne.).

— Gracián Alvarez, que residió en Lyon y en St.-Hippolite du Forel, comunicará con Juan Hierro, 16 Bd Delamarre, Mont de Marsan (Landes).

— Para conocimiento de los compañeros en relación con Juan Enseñat, enfermo recién salido del hospital, se informa que su dirección actual es Hospice de St-Faulx, Taulx (S.-et-M.)

— Benito Rivas, Centre SMCA, La Cepière, Toulouse (H.G.), interesa a efectos de trabajo, la dirección de Sotes, alpargatero, que habitaba en Seine-et-Oise.

— Julián Gil, a Montpedrome, interesa el paradero de su hermano Antonio, que residía en Burdeos, rue Magendie 33.

— Juan Aparicio Giménez, recién salido de Perpignan, deberá escribir sin demora a Fulgencio Vila, Continental-Bar, Place Aragó, Perpignan (P.O.).

PEDRO KROPOTKIN

por RODOLFO ROCKER

EN su obra *El apoyo mutuo, un factor de la evolución*, Kropotkin no sólo ha modificado a fondo el cuadro de la naturaleza creado por la teoría de la lucha por la existencia, sino que ha mostrado insostenibles también las concepciones del llamado *darwinismo social* — muy influídas por la teoría malthusiana de la supuesta ley del aumento de la población —, y ha presentado bajo una nueva luz las relaciones entre el hombre y la sociedad. Su libro *Campos, fábricas y talleres*, no sólo nos dió nuevas informaciones sobre las futuras relaciones entre la industria y la agricultura, que podrían jugar un gran papel en la reforma de las condiciones de la vida social, sino que ha señalado igualmente una serie de nuevos caminos para la educación moderna por medio de la asociación del trabajo manual e intelectual, caminos que en el futuro no podrán ser ignorados. Su Historia de la Revolución francesa ha ilustrado desde un nuevo punto de vista y como no se había hecho hasta allí por ningún historiador aquella gran época histórica — que tuvo una influencia muy fuerte en el desarrollo de Europa entera —, y seguramente ha contribuído a valorar mejor la importancia de los grandes movimientos populares en la Historia.

Pero el mismo hombre que disponía de tantos conocimientos, era en su trato la persona más modesta que se podía imaginar, sin que jamás hubiera hecho sentir nunca a nadie su superioridad intelectual. Esa sencillez de su naturaleza, que se manifestaba en todos sus actos, no era sino la expresión natural de su más íntimo sentimiento. Podía hablar con cualquiera, encontraba siempre la palabra exacta para inspirar inmediatamente confianza y suprimir todo sentimiento de distancia. Hablaba siempre de igual a iguales ; su verdadero sentido humano pasaba por encima de toda diferencia y no permitía ninguna distancia entre él y los otros. Los *duchoborzes* rusos, cuando llegaron a Londres, procedentes de su país y en viaje hacia el Canadá, visitaron al viejo con frecuecia. Esos simples campesinos, de los que la mayor parte no sabían leer ni escribir, encontraron en la casa hospitalaria de Bromley la misma acogida cordial que se reservaba a los hombres de otras capas sociales.

Así, algún impenitente *práctico de la vida*, de esos que cuentan a los seres humanos como cifras muertas, ha interpretado el honrado amor humano de Kropotkin como un extravío ingenuo de los sentimientos, creyendo poder eliminarlo calificándolo de *soñador impráctico*. Pero la experiencia de la vida misma ha mostrado siempre que ese *utopista atrasado* tenía una comprensión más honda de los fenómenos reales del desarrollo histórico que la mayor parte de los *políticos realistas revolucionarios*, obsesionados con la funesta herencia de sus predecesores burgueses e incapaces de comprender el peligro de que luego habían de ser víctimas. Algunos, en cambio, llegaron a advertirlo, pero ya era demasiado tarde...

Eso se manifestó con especial claridad en su juicio temprano y agudo sobre los sucesos revolucionarios de Rusia, cuyos ineludibles efectos había previsto mejor que muchos otros que entonces se hallaban entregados por entero al bolchevismo y no fueron capaces de un mejor conocimiento de la realidad. Cuando Kropotkín, antes de su partida para Rusia, se despidió de mí, tuve el presentimiento de que no volvería a verlo. Esa idea fué para mí doblemente penosa en la prisión ; pero estaba, a pesar de su edad, tan esperanzado y seguro, que me alegré, con él, de que volviera a ver la vieja patria que había mantenido tan hondamente en el corazón. Era un rudo destino el que esperaba al viejo en Rusia. La revolución, que había librado a su país natal de siglos de larga servidumbre, fué llevada, desde la toma del poder por los bolcheviques, cada vez más por el camino de la dictadura y creó las primeras formas del Estado totalitario en Europa, de donde brotaron los gérmenes nefastos que se desarrollaron luego en la siembra de dragones del fascismo. Como Robespierre y los jacobinos prepararon por la dictadura de la guillotina el camino al sable de Napoleón, así Lenin y sus adeptos echaron los cimientos para el despotismo de Stalín, que suprimió, poco a poco, a todas las demás tendencias revolucionarais y, finalmente, devoró a los viejos jefes del bolchevismo.

Kropotkín reconoció desde el comienzo ese peligro y no perteneció a aquellos que se acomodaban silenciosamente a las circunstancias, sino que combatió con viril decisión contra él, a pesar de su edad y de la enfermedad que le consumía. Su carta a Lenin, — en la que se alzó con todo el vigor de su convicción humana contra el método barbaro de la llamada *política de los rehenes* —, y especialmente su *Manifiesto a los trabajadores de Europa occidental* — que escribió poco antes de su muerte y que Miss Bronfield sacó de Rusia —, fueron sus últimas manifestaciones contra la tiranía que había combatido toda su vida. Aquel manifiesto casi se ha olvidado hoy, pero muestra con asombrosa claridad lo exacatamente que había juzgado entonces Kropotkín el desarrollo de las cosas en Rusia. Lo que no podían concebir los sabios del *realismo político*, que sólo pensaban en cifras muertas y en conceptos colectivos vacíos, resultó inmediatamente aclarado para un noble amigo del hombre como Kropotkín, porque para él el hombre siguía siendo la medida de todas las cosas, medida a la que, finalmente, ha de referirse todo sin permitir que se le suplante por ninguna categoría abstracta del pensamiento.

Eduard Bernstein dijo en alguno de sus escritos, que no me son ahora accesibles, que un libro tan excelente como *El apoyo mutuo* sólo podía ser escrito por un hombre que sintiera una necesidad de libertad tan arraigada y una conciencia ética como de Kropotkín. Es verdad. El impulso nato hacia la libertad influía en su pensamiento y le movía a ahondar las presunciones heredadas de determinadas teorías y a valorar su contenido conforme a los resultados de la investigación científica. El que afirme que Kropotkín ha sido llevado meramente por representaciones de deseos, que le disponían simplemente a ver lo bueno y a dejar fuera de su atención lo malo, no ha intentado nunca estudiar a fondo sus verdaderas ideas. Kroptokín no ha negado jamás que en la naturaleza existe una forma de lucha por la existencia, en donde la superioridad física o ley de los más fuertes juegan un papel decisivo. Pero fué también uno de los primeros en reconocer que, junto a esa lucha que se realiza con dientes y garras, existe también otra especie de autoafirmación, surgida de la agrupación social de las especies más débiles y que se manifiesta en la simpatía hacia los otros y en la práctica del apoyo mutuo. Y es precisamente esta manifestación de la lucha por la existencia la que capacita a las especies fisicamente más débiles para desarrollar una fuerza mayor protegiéndolas contra la suplantación o la destrucción por las especies más fuertes. Kropotkín ha mostrado, apoyándose en innumerables ejemplos que, justamente esta segunda manifestación de la lucha por la existencia, tiene una importancia incomparablemente mayor, para el mantenimiento de la especie y la afirmación del individuo, que la superioridad puramente física ; lo que resulta ya del retroceso constante de aquellas especies que no conocen una convivencia social y están simplemente a merced de sus fuerzas físicas.

Kropotkín no ha afirmado nunca tampoco que el hombre es bueno por naturaleza, pero ha negado con toda decisión la interpretación contraria, que se sirve intencionalmente de los instintos malos y asociales de la naturaleza humana para crear un cuadro desfigurado de los hechos reales. Ha mostrado que esa falsa concepción procede del dogma del llamado *pecado original* que ha servido siempre como justificación a los poderosos eclesiásticos y seculares para sostener la necesidad querida por el Dios de sus privilegios, contra los que se rebelaba su sentido ético. Kropotkín ha cimentado su interpretación en una serie casi interminable de hechos concretos, tomados de los resultados de la investigación especial en todos los dominios y que sólo la limitación mental más deseperada puede juzgar como representaciones de deseos de un soñador utópico. Su convicción de que el valor de toda ciencia sólo puede ser determinado por su aplicación práctica e inmediata a la vida del hombre, le sirvió también de guía.

Kropotkín no era un dogmático seco, que partiese de nociones abstractas dadas y juzgase la naturaleza y la vida del hombre según esas nociones. Contra ello le prevenía su actitud de hombre de ciencia, que se apoyaba siempre en hechos perceptibles y no se perdía nunca en el laberinto de las afirmaciones indemostrables. Tampoco seguía las representaciones fatalistas de Hegel y de sus sucesores, que veían en todo acontecimiento social una *necesidad histórica* y en toda tarea que se hubiesen impuesto los hombres una *misión histórica*. Sabía que en la historia no sólo existen causas y efectos, sino también series largas e infinitas de relaciones recíprocas, que actúan unas sobre otras, se complementan, influyen y fusionan y alcanzan de ese modo efectos totales, que sólo se pueden abarcar en sus conexiones internas. No creía en la fatalidad ferrea del devenir histórico, sino que sólo reconocía en las diversas formas de la convivencia humana posibilidades que el hombre mismo se crea y que nuevos conocimientos intelectuales pueden alterar y transfomar tanto en sentido favorable como desfavorable. Esta interpretación hizo de él un pensador verdaderamente revolucionario, que no tenía las supuestas predestinaciones de una providencia imaginada por los hombres ni la representación metafísica de un desarrollo social obligado.

Kropotkín no dió a los seres humanos ninguna *verdad absoluta*, pues sabía muy bien que lo que llamamos verdad es determinado simplemente por el grado de nuestro conocimiento intelectual y se modifica con éste. No vió en la Historia más que tendencias y caminos que podían ser recorridos y experimentados. Solamente la experiencia práctica podía sernos aquí de utilidad, y Kropotkín la utilizó para llegar a la conciencia de los hombres. Su estudio asiduo, y durante toda la vida, de las conexiones históricas, le había enseñado que los períodos de relativa libertad han sido los más benéficos para el desarrollo social e intelectual de los seres humanos, mientras que las épocas de despotismo sin trabas, la constante tutela y los intereses particulares desenfrenados de pequeñas minorías han significado siempre la muerte de toda cultura intelectual y social y han causado la descomposición interna del vínculo social. Cómo estaba en lo cierto, nos lo manifiesta de una manera tan gráfica la historia contemporánea de las creaciones estatales autoritarias que hasta el más ciego tendría que ver a qué abismo de barbarie conduce ese camino si no aparece a tiempo una recuperación.

Fué ese conocimiento el que condujo a Kropotkín hacia el anarquismo e hizo de él uno de los representantes más destacados de la libertad en todos los dominios de la actuación humana. Pues la armonía interna de su naturaleza consistía precisamente en eso, que vivió y actuó en el sentido de la libertad tanto como pensador, por sus ideas, como en tanto que hombre por su ejemplo personal. Pero tampoco la libertad era para él un concepto abstracto y sobre todo un concepto *absoluto*, sino una condición de la convivencia humana, que asegura a todo individuo la plena posibilidad de desarrollar enteramente todas las energías y capacidades que la proporcionaron la naturaleza y su ambiente social, y eso sobre la base ética de una responsabilidad mutua y de una solidaridad de la acción sin las cuales no es posible, a la larga, una formación social. Tampoco para él, para decirlo con Proudhon, era una limitación de la libertad del prójimo, sino confirmación de la propia libertad.

Lo mismo que Proudhon y Bakunín, no juzgó Kropotkín los acontecimientos históricos de su tiempo según los estrechos angulos de determinadas tendencias sociales, sino desde el punto de vista de la evolución general de la cultura, pues sabía que partidos y movimientos sociales son siempre solamente capítulos del desarrollo social de la época y deben ser valorados únicamente como tales. Por eso véis en el anarquismo sólo la continuación natural de las grandes corrientes liberales de ideas de los siglos XVII y XVIII contra el absolutismo político y su reunión con las aspiraciones del socialismo moderno. Desde este punto de vista tienen que ser juzgadas también sus proposiciones económicas sobre las posibilidades de desarrollo de una sociedad sin Estado. Para él no eran esas ningún punto de llegada, sino estímulos en el camino de la liberación social ; tenían que ser primero probadas prácticamente y completadas por la experiencia de la vida y multiplicadas para cumplir su objetivo. Nada estaba más lejos de él que la idea de someter la rica diversidad de la vida a un determinado sistema. Justamente por eso combatió la centralización política y social en todos los dominios y vió en una federación de comunas socialistas la verdadera base de un desenvolvimiento libre, accesible a las nuevas perspectivas y ensayos prácticos y que no ponía barreras artificiales de ninguna clase a la formación ulterior de las condiciones sociales. Algunos de sus adeptos posteriores creyeron ver en el anarquismo comunista la última palabra de toda evolución social, y eso no es más que una demostración de que no han comprendido nunca el verdadero germen de la doctrina de Kropotkín, pues ni siquiera la mejor y más libre de las ideas está inmune contra la osificación dogmática cuando no es mantenida siempre en circulación, como recalcó sin cesar Kropotkín.

(c) Ministerio de Cultura 2005

SOLIDARIDAD OBRERA

Portavoz de la Confederación Nacional del Trabajo de España

ORGANE HEBDOMADAIRE DE LA C. N. T. D'ESPAGNE EN EXIL (XIe REGION)

JOURNAL AUTORISE PAR L'ARRET MINISTERIEL DU 8 - MARS - 1946

Circa a C. C. Paris 7502-18. P. BRILLAS 24, Rue Sainte-Marthe. (PARIS Xe)

TELEFONOS — Redacción BOT-22-02 | Talleres PRO-78-16

SUSCRIPCION INDIVIDUAL
al trimestre .. .. 150 francos
al semestre .. .. 300 francos
al año .. .. 600 francos

Un hombre no llega a alcanzar la riqueza por el trabajo de sus propias manos; la consigue con el trabajo que hace hacer a los demás.

TAINE

Medallones europeos

LEON TOLSTOI

SI Tolstoi hubiera sido bueno, justo, compasivo de modo natural, como una flor o una paloma tienen sus cualidades inherentes, orgánicas, entonces la vida y la obra tolstoianas no hubiesen tenido la elevada significación que presentan hoy. Tolstoi representa el incesante anhelo de perfeccionamiento. El conoció todas las negociaciones de la vida social para elevarse hacia las afirmaciones creadoras de la vida humana.

Surgido de la clase de los amos, de los privilegiados, Tolstoi pasó lenta y trabajosamente al campo multitudinario de los oprimidos. Inició su " carrera " como militar, y terminó en el aislamiento del ermitaño que buscaba la paz en las armonías de la vida espiritual. Expresaba con vigor y grandeza el imperativo moral, en una época de frenesí maquinista y bestial desenfreno de los instintos mortíferos. De otra moral distinta a la de las convenciones sociales y del " buen sentido ": la moral que une la justicia con la verdad, y que repudia el arte mismo si no sirve para humanizar al hombre.

Tolstoi comenzó a ser envuelto en la leyenda. Esta idealización del hombre genial debía ser combatida por sus contemporáneos. Pero será conservada la figura, apasionada y austera al mismo tiempo, del que quedó sincero en todas sus manifestaciones, esforzándose para sobrepasarse, es decir: divinizar su propia existencia pasajera en la luz de la creación — de la fe y del amor terrenal —.

La vida y la obra de Tolstoi engranan como los dientes de las ruedas de una máquina, puesta en movimiento por las fuerzas implacables del Destino. En la trágica unidad que se desprende, sin embargo, de sus actividades contradictorias de literato y de profeta, Tolstoi nos ofrece la enseñanza suprema de la sinceridad y de la renunciación. Soportó el dolor frente a todos sus hermanos, grandes o pequeños, todopoderosos o humildes. Renunció a los símbolos del poder, a las apariencias materiales para poseer lo que cualquiera puede conseguir mediante el trabajo cotidiano y el recogimiento de todas las noches: los imperios ilimitados del espíritu, que se hallan en todas partes, al alcance de cualquier hombre que desea salir de la animalidad. Tolstoi fecundó plenamente la vida interior, sin esclavizar al hombre a un nuevo dogma religioso o social. El neocristianismo tolstoiano es, en esencia, un humanitarismo positivo (pero más confiado en la vida moral del individuo que en los factores biológicos, técnicos y estéticos del progreso).

Esta es la significación de hoy y de mañana de la vida y obra de Tolstoi: dignidad humana — voluntaria, lúcida — que no se realiza más que en las conciencias individuales. Si bien los tolstoianos son numerosos, no se reunen siempre en sectas; pudiendo ser comparados con los esenios y nazarenos. La historia humana será también iluminada por la profética figura de Tolstoi, quien nació en la riqueza para morir en la soledad divina y en la comunión humana — que buscaron todos los grandes orientadores espirituales, desde los legendarios Buda, Moisés y Jesús, hasta los contemporáneos como Gandhi —. Pues, partiendo solamente del imperativo de la autoperfección, de la salvación personal, el hombre verdaderamente grande baja de sus cumbres puras y frías hacia las profundidades trágicas, donde las multitudes solidarias forjan el camino hacia la justicia y la libertad.

Eugen Relgis.

Pinchazos

LUTO « NAZIONAL »

SE ha llorado en Madrid, entre los falangistas, se entiende, la muerte de Sherman, amigo preferido del caudillo. Y se ha hablado a este respecto de honrar la memoria del almirante dando su nombre a una vía importante de la capital o bien erigiéndole un monumento nacional de no menos importancia que el de Manolete.

Hace unos años, cuando los cruzados se entendían con el carnicero teutón, nada contaba para ellos el almirante yanqui, a quien trataban, pese a la fama, bien o mal lograda en sus andanzas por el Pacífico, como un vulgar salchichero. Fué necesaria su visita al Ferrol y el abrazo más reciente con el caudillo en El Pardo, para que los plumíferos cambiaran de opinión. ¿ Y cómo ? Prodigándole, a título de defensor de España, más ditirambos que si se tratara del héroe de Cascorro.

Así es la vida...

UN PADRINO DE PRIMERA

SE confunde la amistad hacia España con la complicidad en las desvergüenzas del régimen que hoy impera. Y en este sentido, el muerto de Nápoles merecía, en verdad, el lloriqueo falangista y no el de los españoles en general. Porque contra España había puesto toda su influencia, hasta conseguir — mejor que Lequerica y Merry del Val — un cambio profundo en la política americana, señalado hoy con la proyectada alianza bilateral.

Era, políticamente, el padrino de Franco y defendía su causa contra viento y marea. Labor, por cierto, no muy complicada en estos últimos tiempos, pues los adversarios, despistados con el realismo occidentalista, se guardaron las armas y no han tardado en rendirse.

Gloria vana que florece y no grana.

YERNISMO AMERICANO

EL entusiasmo pro-franquista de Sherman se manifestó principalmente con la visita de la escuadra yanqui, hace dos años, a los puertos gallegos. De ahí parte su ofensiva para rehabilitar al caudillo, ofensiva combinada con la artillería senatorial de los Mac Carran y Compañía.

Y ya en la época contaba el almirante con un agente privado en Madrid: su yerno, John Fitzpatrick, agregado naval de la Embajada americana, que le enviaba frecuentes informes, de inspiración falangista, para que pudiera mover mejor sus peones.

La democracia contemporánea, como se ve, conserva vicios ancestrales, comunes a todo sistema estatal, como el de la intriga militar y espíritu monopolizador de las familias privilegiadas.

No es extraño, pues, que asocie su política a los regímenes más repugnantemente autoritarios.

LA CLASE DEL AGREGADO

FITZPATRICK, el yernito de Sherman, no ocultaba en Madrid sus afiniones dictatoriales y sus simpatías falangistas. Al extremo que, durante la gestión de Culberston, encargado de Negocios o jefe de misión mientras no hubo embajador, se mantenía, según los bien informados, una especie de guerra fría entre ellos. Pues Culberston quería conservar el equilibrio, es decir, la política un tanto inhibitoria que seguía entonces el Departamento de Estado, y el comandante John hacía lo que bien le parecía, alternando y banqueteando a diario con la plana mayor falangista y traficando con los jefes militares.

Se dijo incluso que Culberston — disminuído y ridiculizado porque el agregado actuaba contra sus recomendaciones — quiso deshacerse de él, pero topó con los influyentes jerarcas del Pentágono.

Espadas mandan...

CONFORMIDAD EN LA MISION

LAS discrepancias o el divorcio de lo político y lo militar, en la misión americana de Madrid, se liquidaron con el nombramiento del embajador Stanton Griffis, que compite, en el torneo pro-franquista, con Fitzpatrick, Mac Carrán y el cardenal Spellman. Así, mientras antes solamente los agregados militares hacían sonrisitas a los Girón y Muñoz Grande, hoy todo el equipo coincide y pregona las virtudes de la dictadura.

La América libre, adelantada de la civilización, el progreso y tantas otras cosas... no podía hacerse representar mejor en los Madriles, sobre todo mientras impongan su voluntad los espadones y los financieros.

Bonito espejo...

MUSICA RADIADA

VOLVIENDO, pues, al almirante fallecido, que fué en el Pentágono el aliado más poderoso de Franco, cabe citar, sino los telegramas oficiales de condolencia, la música radiada que se ha hecho con este motivo.

El día de autos dieron la lata a Inglaterra y Francia, poniendo a los periódicos y movimientos antifascistas de estos países como no digan dueñas. Salieron a relucir las consignas hitlerianas sobre la prensa judía al servicio del comunismo, la masonería, etc., etc.

Y en definitiva pregonaron que la misión de Sherman sería proseguida para barrer el paso a los cosacos y defender los principios de la moral cristiana.

Lucida anda la fe con tales defensores...

NO ALQUILAN ; VENDEN BARATO

TAMBIEN hubo un capítulo de justificaciones para que los radioyentes españoles, no fueran a creerse que la gestión del almirante significara una hipoteca para el país... Y con frescura insuperable declaraban que

...no había venido a Madrid para negociar la concesión de bases, sino para concluir un tratado de amistad y colaboración. La prensa extranjera ha tratado de disminuir el valor de la verdadera misión de Sherman. Las bases españolas no se alquilan.

Claro que no se alquilan ; se ceden, con soldados y todo, por un puñado de dólares.

Y aun tienen el tuné de hablar de Gibraltar...

DURAND, gérant. GOMEZ, directeur

Société Parisienne d'Impressions 4, Rue Saulnier. — Paris (IXe)

CRONICA INTERNACIONAL

Por JULIO BARCO

ARREGLOS

TODO se arregla, se estaría tentado de decir mirando las cosas por encima : como las miran la mayor parte de los hombres. No tiene su optimismo, cuando no es inconsciente, otra base. Meterse un poco en ellas barre esa beata actitud. No es menester ser pesimista para que así suceda. El mundo marcha a la deriva e irá al fin a estrellarse. No hay quien tuerza su rumbo. Los arreglos a que se llega, cuando se llega, son pausas en el camino que lleva al desastre.

Se arregla ahora, difícilmente, tan difícilmente que acaso no se arregle, lo de Corea. Se arregla, no menos difícilmente, tan difícilmente asimismo que acaso no se arregle, lo de Persia. Basta el intento de arreglarlo, es decir, el intento de llegar a una pausa en el camino que lleva al desastre, para que la mayor parte de los hombres respiren, esperanzados. Sin pensar en que no hay esperanza que valga si no se va hacia ella. Nada les cae a los hombres del cielo. No tienen sino lo que persiguen. Confiar en milagros, y no otra cosa es creer que los arreglos a que actualmente se llegue lo sean, les reserva sorpresas espantosas.

Son más fáciles los arreglos que añaden leña al fuego que los encaminados, al parecer, a descartar el incendio. Por ejemplo, el de que ha sido objeto España. Todavía no enteramente delineado, pero que se delineará por completo. No distinto, en el fondo, del de que ha sido objeto Yugoeslavia. Para conquistar aliados se saltan todas las vallas. Puesta la mirada en el desastre a que se va. Con el adversario futuro, ¿ pueden ser otra cosa que pausas cuanto se acuerde ? El hecho de que se busquen aliados entre los que son como él está ahí para probarlo.

Nadie rechaza al aliado yugoeslavo. Se corre, desde todas partes, en su ayuda. No se tiene en cuenta quién es. Se piensa solamente en que ha roto con el adversario futuro. El aliado español no es admitido por todo el mundo todavía. Se le admitirá, por todo el mundo, poco a poco. O de prisa, si las circunstancias lo exigen. Todos los escrúpulos de ahora, tan justificados, desaparecerán. No se va a ventilar en la lucha futura, aunque no hay otra cosa que ventilar en ella, la defensa de la poca libertad que queda en Occidente contra la negación total de la libertad que impera en Oriente. Ese es el sentido que la lucha tiene en sí. Antes de que llegue se le está haciendo perder su sentido. No tendrá, cuando llegue, ninguno. El echar mano a no importa qué aliados lo muestra. Se habría tenido que evitar, aun conservando su sentido, por todos los medios. Porque, aun conservando su sentido, no son quiénes para defender la libertad los que habrían ido a defenderla. Si no negadores de ella, como aquel contra quien habrían ido a defenderla, capaces de internarse por el camino de su negación. Se han internado por él antes de que la lucha llegue. No otra significación tiene el arreglo con Yugoeslavia, por todos aceptado, y el arreglo con España, que todos aceptarán si las circunstancias lo exigen, y acaso antes de que lo exijan.

Si aun conservando su sentido la lucha habría tenido que ser evitada, por no ser defensores reales de la libertad los que habrían ido a defenderla, con mayor motivo tendría que evitarse ahora, descubierto ya que quienes irían a defenderla no vacilan en internarse por el camino de su negación antes de que la lucha llegue. ¿ Dónde están los hombres capaces de esa tarea ? En vano se escruta el horizonte buscándolos. Caerá sobre nosotros, cuando la atmósfera se cargue, la tormenta.

Vuelven los ojos, todos, a los arreglos. No importa a cuál que se interrogue, estos días, se le descubre esperanzado. La situación es grave, sí, se dice, pero todo el mundo lo advierte, y todo el mundo trata de que desaparezca la gravedad. Los rusos se prestan al diálogo, en Corea, y hablando las gentes se entienden. ¿ Por qué pensar en lo peor ? Si llegan, rusos y occidentales, a un arreglo en Corea, ¿ por qué no habrían de llegar mañana a otros arreglos en otras partes, sin necesidad de que preceda la lucha, como en Corea ? Han echado mano los rusos a la fuerza, en Corea. No les han salido bien sus cuentas. Tal vez la lección les sirva. Tal vez no recurran de nuevo a la fuerza en parte alguna. Tal vez el diálogo de Corea les lleve a otros diálogos. No hay que perder la esperanza. Lo que estaba ahí, con lo de Corea, era tan terrible, que forzosamente llevará a meditar. No, no hay que perder la esperanza.

Es lo único que se oye. Bien intencionado, sin duda. Pero de buenas intenciones, sabido es, está empedrado el infierno, para decirlo con frase popular. Quiere decir eso que se deja la propia suerte en manos ajenas. Que se confía en el buen juicio de quienes no tienen buen juicio. Por estar donde están, donde el buen juicio nada tiene que hacer, donde se guarda para otro día lo que hoy no es hacedero. Los retrocesos de quienes retroceden, cuando retroceden, ocultan ese designio. No es otro el de los rusos : dejan para mañana lo que hoy juzgan imposible. Los occidentales lo saben. Les ha costado saberlo, pero han llegado a saberlo. Por eso se previenen contra las sorpresas. No con buen juicio : también dejando el buen juicio de lado. Se van a enfrentar, lo saben, con un adversario temible. No sólo se preparan para hacerle frente : recurren, para ese menester, a no importa quién. A Tito, por un lado, a Franco, por otro. Más que suficientes, ambos hechos, para descubrir qué hay tras los arreglos que perfilan. Perfilados, si los perfilan, la amenaza descartada aparecerá más inminente. El optimismo beato, a que tantos se entregan, a que se entregan la mayor parte de los hombres, se esfumará. Forzosamente. La realidad les hará abrir los ojos, pero por poco tiempo, sin duda. Cualquier otro gesto de apaciguamiento les hará cerrarlos de nuevo. Hasta que se les lleve a morir. Entonces ya los abrirán tarde. Muchos de ellos, para cerrarlos para siempre.

Es ahora cuando tendrían que abrirlos. Y con ellos bien abiertos, escudriñar cuanto les rodea. Les sobresaltaría ese escudriñamiento ; les pondría en guardia. No bastaría eso para descartar la suerte que les espera. Pero principio quieren las cosas. Del sobresalto saltarían a la inquietud. De ésta a decir no, no habría más que un paso. Acaso lo dieran. Sólo dándolo habría arreglo, el único arreglo. Ningún otro lo será. Todos los otros, sean cuales fueran, no significarán sino que se deja para mañana lo que hoy se juzga no poder hacer. Si los rusos juzgaran hacedero echar a los occidentales de Corea, no habrían propuesto el diálogo. Por no juzgarlo hacedero lo han propuesto. Si mañana las circunstancias les permiten hacer lo que hoy no pueden, lo harán, olvidando el arreglo a que lleguen, si llegan a alguno. Para hacer frente a tal eventualidad, si llega, los occidentales continuarán su preparación. Saltando todas las vallas : materiales y morales. Parecía muy alta la que les separaba de Franco. Ahí está, por los suelos. No todavía para todos. Traerá el tiempo que esté por los suelos para todos. No valen los arreglos con el adversario futuro, ni para los occidentales ni para los rusos. Valen, para unos y otros, los que entrañan preparación para el enfrentamiento a que se encaminan. Inevitable, si no lo evitan los que en él han de perecer. Sobresaltándose, primero, inquietándose, después, y diciendo no, finalmente. No está eso ahí. No habrá, por tanto, arreglo alguno. Por muchos que haya. Pausas, todos, en el camino que lleva al desastre.

Por poco pesimista que se sea, se es arrastrado a ver las cosas así : porque son así. Que son así, el arreglo con Franco, no diferente del arreglo con Tito, mientras se ventilan otros arreglos, de índole distinta, lo muestra. Insisto en esto. Y no pido disculpa por insistir. Hay clavos que aún golpeando en ellos sin cesar no se clavan. Valen los arreglos para el enfrentamiento, no los que, al parecer, lo descartan. Se cerrarán los lazos de América, y de los otros países occidentales, poco a poco, con Franco, como se han cerrado, y se cerrarán más aún, los de América, y los de los otros países occidentales, con Tito. Los que se aten entre los países occidentales y Rusia, si se atan algunos, no tardarán en desatarse. Aquí o allá. En Corea o en Persia. O en Yugoeslavia. Tal vez primero en Yugoeslavia que en parte alguna. Le duele a Rusia ese grano que le ha salido en un costado. No sabe cómo deshacerse de él, pero no piensa en otra cosa que en deshacerse de él. Basta leer la Prensa comunista para no dudarlo. Por si no era suficiente, ahí está el discurso de Molotov en Varsovia. Cargado de amenazas. Se quedan, por ahora, como hasta aquí, en amenazas. Por no juzgar, como no se ha juzgado hasta aquí, hacedero el paso necesario para convertirlas en realidades. Se ha dejado para otro día lo que hasta ahora no ha parecido posible. Pero no se ha renunciado a hacerlo. Ni mucho menos. En cuanto se advierta la menor posibilidad de poder hacerlo, se hará. O se intentará. Por encima de los arreglos, o tal vez a causa de los arreglos. Aunque prevenidos, los occidentales, acaso pueda sorprendérseles. Se estará al acecho, para sorprenderles. Quizá respondan tarde, cuando ya nada puedan hacer sin echarlo todo a rodar. Puede ser que vacilen en echarlo todo a rodar. Han vacilado hasta ahora. ¿ Por qué no vacilarían una vez más ?

Tal es el juego a que asistimos, hace tiempo. Poco a poco se ha ido volviendo serio. Lo es ya, en extremo. Tras cada arreglo a que se llegue, no importa dónde, y sea cual fuere su alcance, llevará consigo carga mayor para el desastre final. Que la inmensa mayoría de los hombres, sin hacer nada para que se desvanezca, esperan ver desvanecerse. Dejada en manos ajenas — ¡ infelices ! — su suerte.

Artistas españoles en París

ESTOS últimos días, se celebró en « La Coupole », sala del Boulevard Montparnasse, la segunda exposición de Pintura y Escultura, organizada por la Asociación de Artistas e Intelectuales Españoles en Francia. Exponentes de un pueblo que, en medio de sus miserias, jamás supo ni quiso olvidar el cultivo de lo sublime, encontramos aquí un conjunto de hombres sensibles. A través de su buril y en la policromía de sus paletas se nos muestra una realidad, la naturaleza viva, llena de idealismo, que para todos existe y a todos ofrece su poesía sin fin. El objetivo es noble, el trabajo es bueno. Pintores y escultores nos hacen soñar un poco en la dulce tranquilidad de una vida melodiosa, ajena a las inquietudes cotidianas que una sociedad bárbara ha creado para sí.

Por A. BLANCO

El diáfano atardecer de un paisaje de **Santa María**, verídico, de « touche » de maestro, somnoliento y vivo, inspira sueños de quietud campestre, abandonado a la caricia de una naturaleza siempre igual, acogedora y serena, si no nos despertara un poco su cielo, limpido y azul, un tanto desplazado del conjunto del cuadro. Sus dos retratos de mujer son dos obras en verso. Los colores, rimas que cantan, idealmente armonizadas ; la sonora poesía que brotó siempre en el corazón del hombre al influjo de una mujer bonita. Plegaria mística o « indiferencia en pose », Santa María sabe infiltrarnos por los ojos, con la armonía del dibujo y el éxito de su color, el verso de Adolfo Bécquer : « Mujer, la Poesía eres tú ».

Sabater es un pintor ; un consumado pintor. En su cuadro de « La Siesta », en el pequeño atardecer o en el un tanto falso del retrato del Secretario de Felipe II, nos demuestra sin equívocos la esclavitud del pincel, que hace lo que su dueño quiere y como él lo quiere. La realidad canta ; el sueño del artista grita a través del color su idealidad y su ímpetu creador. El artista se manifiesta como tal y el espectador se va contento de haber admirado una obra de arte.

El toque de espátula con seguridad pasmosa ; los colores hechos realidad, la Naturaleza respirando vida, **Carrillo de Albornoz** nos demuestra en sus paisajes cómo hay que pintar cuando uno se quiere llamar pintor. No es suficiente ver ; es preciso también saber ver. Carrillo ha visto, ha sabido ver y, lo que aún es de más valor, acierta a hacernos ver lo que fuera y dentro de sí mismo había. Su trabajo es sincero, sin amaneramientos, simple y elegante en la expresión y en la sencillez — ¡ tan complicada ! — de su arquitectura. Pocos materiales, pero bien escogidos, cada toque de espátula, al parecer tan débil, es una columna indestructible que mantiene en alto, firme y ejemplar, el magnífico edificio de una obra de arte conseguida, viviente y vivificadora. Un pueblecito de cualquier parte y un rincón cualquiera de la madre Tierra, nos muestran lo que es el hombre cuando el Arte anida en su interior ; lo que es la Naturaleza cuando el hombre la ama, sabe verla y, en entera comunidad con ella, la vive y se la hace vivir a los demás.

Romero Naranjo es un andaluz. La tierra andaluza está embriagada de arte, de música, de color. Ardientes o melancólicos, los andaluces son siempre inquietos. El influjo ardoroso del ambiente de sus tierras tiene siempre su espíritu en movimiento ; les aparta de la vida, les escamotea a la realidad y les eleva a las sútiles manifestaciones del sueño. Una corrida de toros es una fiesta bárbara, que repugna a las almas sensibles e

(Pasa a la tercera página).

ANTOLOGIA

LA INTELIGENCIA

LO que necesitamos en esta vida no es la voluntad, que tantos pretenden tener, cuando no son más que *voluntariosos*, es decir esclavos de sus impulsiones ; lo que nos hace falta es *inteligencia*. Spinoza ha grabado esta idea en estas palabras : « La inteligencia y la voluntad son una sola y misma cosa. »

El que haya entendido bien esta fórmula comprenderá en seguida toda la cuestión del determinismo, porque la inteligencia es un don de Dios o de la Naturaleza, como se quiera ; para ser inteligente, no basta con quererlo ser. Por eso es tan absurdo reprochar a alguien su fealdad moral, como incriminarle por sus deformidades físicas.

Se da a la palabra inteligencia un sentido demasiado restringido, cuando se califica de inteligentes a los que demuestran poseer ciertas aptitudes intelectuales ; hace falta especificar en qué rama de los conocimientos humanos han merecido esta distinción, tan vulgar como las consideraciones.

El verbo latino *intelligere*, quiere decir *comprender*. Ahora bien ; todos los días se ven personas, muy diestras en el terreno de las ciencias, de las artes, de la política, pero que no *comprenden*, y son, desde el punto de vista ético, idiotas o débiles de espíritu. Les falta precisamente la inteligencia más necesaria, la que hace a los hombres ; no tienen, por desgracia, más que aquella, más brillante para el mundo, que hace a los sabios, a los artistas, a los estadistas, y, a menudo también, a los pillos con ingenio.

El fin de la educación que damos a los otros, o que recibimos de ellos, debiera ser, ante todo, la formación de esa inteligencia moral que nos permite discernir el bien y el mal e iluminar nuestra marcha por el camino de la vida, bordeado de precipicios.

Todas las demás formas de inteligencia son inferiores. Pueden proporcionar a los que las poseen ventajas personales, que pueden hacerse extensivas a otras personas y contribuir, por consiguiente, a la creación de esa felicidad contingente y siempre precaria que se resume bajo el nombre de beneficios de la civilización. Pero no es necesario ser muy perspicaz para comprender que eso no es *la felicidad*. Esas inteligencias brillantes, pero fragmentarias, hacen a menudo tanto mal moral, que el bien que proporcionan no puede compensarlo.

Doctor Pablo Dubois.

Aire de la Calle

DORMIDOS Y COMBATIENTES

SIGUE la crisis del gobierno republicano exilado, sin que se atisbe, por ahora, la menor posibilidad de solución. Hay, pues, tiempo por delante para ocuparse de los tanteos conciliadores de D. Diego y las recomendaciones de los dirigentes consultados. Así que, entretanto, convendrá asomarse a otro cercado, como, por ejemplo, el del movimiento extragubernamental que alientan los amigos de Negrín, esos de la llamada España Combatiente, que, aun estando completamente descalificados, tratan ahora de renovar sus exhibiciones liberadoras.

Para ello adelantan la consigna de la unidad, sin exclusiones de ningún género, mostrando, al contrario, un espíritu magnífico de conciliación, pues se dirigen tanto a los organismos reconocidos cuanto a los grupos y grupitos disidentes. Receta nueva y no mal pensada, ya que, como decía el clásico, entre buenos y malos se mantiene la ciudad...

Ahora que las buenas gentes de la emigración están harto cansadas de que se cubran con su capa los malos dirigentes políticos...

LA MERIENDA DE MONTERREY

OPORTUNAMENTE informamos aquí de una reunión celebrada en Monterrey (Méjico) a la que asistieron, con el doctor de las lentejas, varios exministros del gobierno de la derrota, mas nada decíamos del propósito que había llevado a esos felices refugiados a las lejanas tierras de Nuevo León.

Confesamos, sinceramente, que no concedíamos la menor importancia política a la reunión citada, creyendo más bien se trataba de un cambio de opiniones sobre cosas de dinero, ya que aparecía allí el hacendista Méndez Aspe, último cajero de la República y cuyo paradero, al menos para la Liga de Mutilados y otros organismos de solidaridad de la emigración, había sido rigurosamente ocultado. Pero, hoy cabe creer que si en la reunión discurrieron acerca del dinero, también se ocuparon un poco del presente y del futuro político.

Manías incorregibles...

LINTERNA MAGICA

LA combinación de esos señores, mantenida hasta ahora en secreto, se descubre ya en el último boletín de España Combatiente, consagrado a la defensa de la nueva receta unitaria y enfocándola desde tres ángulos distintos.

Primeramente apunta un poeta que, por querer dárselas de enterado en historia política y social, cita un sin fin de nombres, viniendo o no a cuento y equivocando en algunos casos hasta la ortografía. Pero no tiene esto gran importancia, puesto que su preocupación esencial consiste en hallar el hombre que salve a la República, que con su voz levante el fervor popular como lo hizo la de Juan Negrín en los aciagos días de la guerra con su famoso « Resistir es vencer ».

Y para eso dice que alza el farol...

APARTADO A SUSCRIBIR

DICE en cambio el poeta aludido alguna cosa sabrosa, por ejemplo :

Lo que hay que hacer es cambiar de táctica. Lo constitucional no lleva a parte alguna. Vivimos en un mundo sin moral, que sólo reconoce los hechos consumados. Hay que acabar con Franco. Lo pide nuestro pueblo. Lo pide su miseria. Lo pide nuestro orgullo de españoles. Si las instituciones y partidos son incapaces de lograrlo, pongamos nuestra lucha al margen de partidos y de estorbos legales de juridicidad.

Muy bien. Pero sobran también en este caso los personajes providenciales, sobran particularmente los jefes que se pretende rehabilitar y que son, como Juan Negrín, responsables de la derrota en la guerra y del abandono de la Resistencia.

COSAS DE D. JULIO

DE la Resistencia quiere acordarse ahora el ínclito Vayo, en un artículo de España Combatiente, artículo descentrado, como muchos de los suyos, pues, aun cuando presume de comentarista internacional, comete la torpeza, ocho días antes de la entrevista Sherman-Franco, de presentar al almirante americano, como uno de los más resueltos adversarios de la colaboración con el actual régimen de España. Pues bien ; el señor Vayo, tras distribuir censuras, sobre todo a los republicanos gubernamentales, se fija en la acción resistente, diciendo :

La victoria republicana es segura. La acercaremos en proporción de nuestra capacidad de unir nuestros esfuerzos con los del interior y de hacer, desde aquel área donde cada uno podemos actuar y trabajar, sin que nos estorben las indecisiones de los que han ido dejando pasar la hora de la unidad en el exilio, lo que pide de cada uno de nosotros nuestro deber de republicanos españoles.

Sale de nuevo la unidad y no se da cuenta el autor de esas líneas que el obstáculo principal en dicho camino lo constituyen él, Negrín y sus acompañantes.

(Pasa à la segunda página.)

(c) Ministerio de Cultura 2005